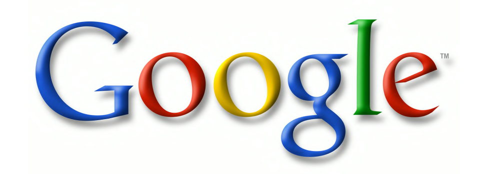
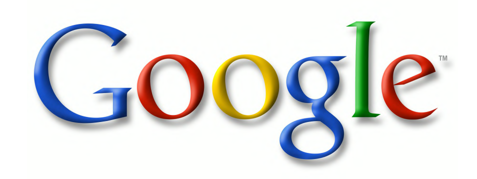

Google






TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LA MARQUISE
DE MONTALLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

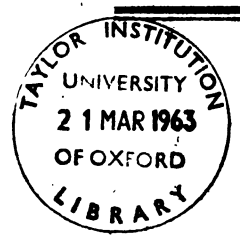
Par J. BOUCHER-DEPERTHES.

Frontis nulla fides.
Juv. Sat. 2.



PARIS,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DES PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Editeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1820.



PERSONNAGES.

La Marquise DE MONTALLE, veuve (28 ans).
Le Chevalier DE FLORVILLE (19 ans).
Le Comte D'OLDEMBACK (40 ans).
Le Chevalier DE CLARASSE (30 ans).
Mme. DE FLORVILLE, Mère du Chevalier.
LISETTE, Suivante de la Marquise de Montalle.
FRONTIN, Valet du Chevalier de Florville.
LAFLEUR, Laquais de Mme. de Montalle.
M. NICOLE, Notaire.
Un Clerc de Notaire.
MARIE et ses deux Enfans.
SIMON, pauvre Vieillard.
Deux Témoins.

La scène se passe à Paris, chez la Marquise de Montalle.

LA MARQUISE
DE MONTALLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse qui donne sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, LISETTE *ensuite.*

FRONTIN, regardant à sa montre.

Il est midi. Diable ! je me suis oublié dans ce petit cabaret ; j'ai beau faire un détour pour ne plus passer de ce côté, je ne sais par quelle fatalité je m'y retrouve toujours. Il semble que toutes les rues de Paris y aboutissent. Heureusement mon maître n'est pas encore ici. Acquittons-nous de ma commission : Lisette ! Lisette !

LISETTE.

Oh ! oh ! M. l'ambassadeur, vous arrivez tard aujourd'hui !.. M. de Florville est donc bien occupé ?

FRONTIN.

Occupé ? et de quoi, si ce n'est de ta belle maitresse ? Dès sept heures du matin, il avait griffonné ce bel ouvrage.

(Il lui remet une lettre.)

LISETTE, en prenant la lettre.

Et depuis sept heures et demie, tu es en chemin; il y a si loin de la place Vendôme à la rue du Mont-Blanc?

FRONTIN.

Non, mais...

LISETTE.

Mais il y a des cabarets sur la route, et l'on a soif quelquefois !..

FRONTIN.

L'on a soif?.. que le ciel... Tiens !.. vois !

LISETTE.

Ne m'approche pas, tu sens le vin d'une lieue.

FRONTIN.

Prévention !.. Mais ta maîtresse se décide-t-elle bientôt à épouser mon maître ?

LISETTE.

Elle ne m'a pas mis dans sa confidence.

FRONTIN.

C'est un joli garçon que M. le chevalier de Florville. Il commence à se former depuis que je suis à son service.

LISETTE.

Il est certain qu'avec un Mentor aussi respectable, il doit devenir un sujet accompli.

FRONTIN.

Il a besoin encore d'être dégourdi. Toujours soupirant, roucoulant, il aime comme un vrai berger d'Arca-

die. Cela convient à madame de Montalle; cela ne te conviendrait pas à toi? Oh! tu as le goût trop solide... mais M. le Chevalier ne tardera pas à arriver; va donc porter ma lettre.

LISETTE.

J'y vais.

(Elle sort.)

SCENE II.

FRONTIN, *seul.*

Cette Lisette-là doit avoir de l'argent. Elle me conviendrait assez quant à l'utile. Pour ce qui est de l'agréable, on pourrait trouver mieux, je crois, beaucoup mieux; elle a quelque chose de sournois qui me déplaît. C'est une fine mouche, et je suis étonné que madame la marquise de Montalle, femme si sévère, si pieuse, ait une suivante si adroite. Bonhomme, comme je suis, ce n'est pas trop la femme qu'il me faut. Heureux, mille fois heureux celui qui peut rencontrer un cœur tendre et novice... heureux!.. Mais je crois que je deviens comme mon maître; prenez-y garde, M. Frontin.

SCÈNE III.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Ma maîtresse a accepté le billet.

FRONTIN.

Que dit-il donc à ta maîtresse, dans cette grande

lettre qu'il lui écrit tous les jours ? Il la cachette si bien que je n'y ai jamais pu lire que des hélas ! des ô ! et des ah ! Il n'y a peut-être que cela, c'est l'éloquence du cœur.

LISETTE.

Misérable ! abuser de la confiance de ton maître, quelle immoralité !

FRONTIN.

Je voulais me perfectionner dans l'étude du sentiment, c'est une si belle chose ! Cependant, il est tems que tout cela finisse. Dis à ta maîtresse, de ma part, que je la prie d'épouser mon maître le plutôt possible ; il est inconvenant de rester veuve avec sa figure et sa fortune, et je suis las de courir les rues.

LISETTE.

Tu peux lui donner toi-même ce conseil, moi, je ne me mêle pas de pareilles affaires.

FRONTIN.

Je croirais assez que tu nous es contraire.

LISETTE.

Vraiment ?

FRONTIN.

Il y a un certain comte d'Oldemback, un seigneur allemand, qu'on dit fort riche, qui vient depuis quelque tems dans la maison.

LISETTE.

Il est venu une fois ou deux en visite.

FRONTIN.

Ta maîtresse passe pour être fort à son aise. La fortune de M. de Florville, quoiqu'honnête, n'approche pas de celle de son rival, et je crains fort que la richesse du Comte ne l'emporte sur les beaux yeux du Chevalier.

LISETTE.

L'intérêt n'a jamais guidé ma maîtresse; si ton maître lui convient, elle l'épousera, n'eût-il rien au monde.

FRONTIN.

Voilà de bien beaux sentimens.

LISETTE.

Je me suis aperçue plusieurs fois que tu essayais de dénigrer ses actions, mais sa réputation est établie. Faire le bien, c'est son seul plaisir. Si tu connaissais comme moi cette belle âme, tu en parlerais avec plus de respect.

FRONTIN.

Une soubrette qui dit du bien de sa maîtresse, quel prodige ! Je sais que tout Paris retentit des vertus, de la bienfaisance, de la piété de madame la Marquise. Dieu me préserve de n'être pas de l'avis de tout le monde !

LISETTE.

Oui, de tout le monde.

FRONTIN.

Ah ! qu'il me tarde d'être installé chez vous, c'est le séjour des justes; qu'on doit y être bien ! Mais ma béatitude serait plus grande encore si vous vouliez, divine personne, abaisser un peu vos regards sur les choses de ce monde.

LISETTE.

Je suis comme ma maîtresse, l'intérêt n'est pour rien dans mes actions.

FRONTIN.

Vous ne pouvez mieux le prouver, aimable objet, qu'en faisant choix de votre serviteur; on verra que ma personne seule vous a charmée ; cela prouvera votre désintéressement et votre bon goût, et nous fera honneur à tous deux.

LISETTE

Tu es trop mauvais sujet pour me plaire.

FRONTIN.

Mauvais sujet! est-ce ainsi qu'on encourage la vertu? Depuis que nous vous aimons, mon maître et moi, nous imitons en tous points ta maîtresse; nous visitons les hospices, nous quêtons, nous sommes de toutes les sociétés charitables, philantropiques et maternelles; nous distribuons je ne sais combien de soupes économiques. Si des procédés si chrétiens ne réussissent pas, je me fais Turc à la St.-Michel prochaine.

LISETTE.

Ce n'est que par une telle conduite, que monsieur le Chevalier peut plaire à Madame... Mais il tarde bien à paraître aujourd'hui.

FRONTIN.

Je suis certain qu'il n'est pas loin. Il sait que ta maîtresse n'aime pas qu'on change l'heure de ses visites.

LISETTE.

Elle s'est imposée tant de devoirs.

SCENE IV.

Les Précédens, LAFLEUR.

LAFLEUR, *entrant.*

Un vieillard, une femme et deux enfans demandent à parler à Madame.

LISETTE.

Que veulent-ils?

LAFLEUR.

Ils disent qu'ils veulent se jeter à ses pieds, la remercier de ce qu'ils ne sont pas morts; que c'est elle qui

les a secourus dans leur misère, et que Madame est un ange et vous aussi, mademoiselle Lisette. Je les ai laissé dire. Faut-il les faire entrer ?

LISETTE.

Qu'ils attendent un moment.

LAFLEUR.

M. de Florville, qui entrait, s'est trouvé au milieu de tout cela : il rit, il pleure, il embrasse l'un, il embrasse l'autre, on dirait qu'il a perdu la tête, pour le moins. Tenez le voilà, il vous expliquera tout.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LISETTE, FRONTIN, FLORVILLE.

FLORVILLE.

De quel sentiment délicieux mon âme est remplie ! ange des infortunés, on n'entend autour de toi que des accens de reconnaissance. Ah! quelle scène, Lisette ! c'est un vieillard infirme qu'elle a arraché à la mort, c'est une mère qu'elle a conservée à ses enfans.

LISETTE.

Ils sont venus jusqu'ici ah ?... comme Madame va être contrariée quand elle saura que vous avez vu...

FLORVILLE.

Quoi, Lisette, à moi aussi elle veut cacher ses bonnes actions ! ! ! ... Ah ! Eugénie, quel cœur peut t'aimer autant que tu le mérites ? Le monde vante tes vertus, et il est loin encore de t'apprécier. Lisette, ta belle maîtresse est-elle visible ?

LISETTE.

Je vais voir, monsieur le Chevalier.

SCENE VI.

FLORVILLE, FRONTIN.

FLORVILLE.

As-tu remis ma lettre ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; comme vous m'avez dit qu'elle était pressée, je n'ai pas perdu une minute.

FLORVILLE.

Quel air pur et suave on respire dans cette maison ! il semble que la vertu embellisse tout ce qui l'entoure ! ô divine Eugénie, ô le modèle de toutes les femmes !

FRONTIN, à part.

Ah ! nous y voilà, ô divine Eugénie ! ô le modèle ! ! ! Corbleu, que les amoureux sont ennuyeux !

FLORVILLE.

Quand viendra le jour où je pourrai te dire à tout instant : je t'aime, je t'adore !

FRONTIN, à part.

Miséricorde ! quand mon maître commence son ramage sentimental, je n'y tiens plus; s'il savait combien cela m'agace les nerfs !..

FLORVILLE.

Frontin, je vais la voir, conçois-tu mon bonheur ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, je conçois cela certainement.

FLORVILLE.

Ah ! Frontin, tu ne peux le concevoir.

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Monsieur, je conçois cela très-bien.

FLORVILLE.

Je sens aux palpitations de mon cœur qu'elle approche.

FRONTIN.

Et moi aussi.

SCENE VII.

FLORVILLE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

M. le Chevalier, ma maîtresse est sortie.

FLORVILLE.

Sortie ! ! tu me disais qu'elle était chez elle ; ne voudrait-elle pas me recevoir ?

LISETTE, bas et avec précaution.

Quoiqu'elle m'ait bien défendu de parler, je vais vous dire la vérité; mais ne faites pas semblant d'être instruit, car je serais grondée.

FLORVILLE.

Non, non, ne crains rien.

LISETTE, avec mystère.

Madame est sortie seule et à pied, pour voir dans le voisinage une pauvre veuve malade.

FLORVILLE.

Adorable Eugénie, chaque instant de ta vie est marqué par un trait de bienfaisance.

LISETTE.

M. le Chevalier, ne vous donnez pas la peine d'attendre; madame la Marquise ne rentrera peut-être pas de long-tems.

FRONTIN.

Alors, Monsieur, nous ferons bien d'aller déjeûner.

FLORVILLE.

Ah ! Lisette, je ne puis me décider à sortir d'ici. Je suis dans le séjour qu'elle habite, à la place que ses pieds ont touchée, je respire l'air qu'elle a respiré.

FRONTIN.

Mais c'est vrai ; et moi, je n'y pensais pas : quelle distraction ! nous déjeûnerons une autre fois.

FLORVILLE.

J'entends parler d'elle, j'entends bénir son nom.

LISETTE, à part.

Comment le faire partir : voici l'heure où le Comte doit venir. (*Haut.*) Madame pourra rester dehors une partie de la journée, elle croirait peut-être que c'est moi qui vous ai retenu.

FLORVILLE.

Non, non, ne crains rien, je lui dirai que je n'ai pu m'éloigner d'un lieu où je viens d'éprouver une émotion si douce.

LISETTE, à part.

Allons dire à Madame qu'il ne veut pas s'en aller. (*Haut.*) Je vais savoir si elle n'aurait rien fait dire.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

FLORVILLE, FRONTIN.

FLORVILLE.

Ah ! Frontin, quel mortel peut comparer son sort au mien ? Être aimé d'une pareille femme ! je n'échangerais pas son amour contre le sceptre de ce monde... car elle m'aime, elle me l'a dit.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, nous sommes aimés, ou tout au moins cela en a l'air.

FLORVILLE.

Elle prodigue en ce moment ses bienfaits à l'infortune. Que ne puis-je entendre les paroles de consolation que prononce sa belle bouche ! Le malheureux secouru renaît à l'espérance, le malade soulagé se lève et la bénit.

SCÈNE IX.

Les Précédens, LISETTE.

LISETTE.

M. le Chevalier, Madame vient de faire dire qu'elle allait aller à l'hospice de la Charité, et que si vous vouliez vous y rendre, elle y serait dans une demi-heure.

FLORVILLE.

J'y vole. Tiens, ma chère, prends pour ce message.

(Il lui donne sa bourse.)

FRONTIN.

Peste soit de la course ! c'est à l'autre extrémité de Paris.

SCÈNE X.

LISETTE, LA MARQUISE DE MONTALLE *ensuite.*

LISETTE.

Vraiment, il ne faut pas avoir de pitié pour leur faire faire une pareille course.

LA MARQUISE.

Le Chevalier est-il parti ?

LISETTE.

Oui, Madame, et ce n'est pas sans peine. Il est allé, ainsi que vous le lui avez fait dire, à l'hospice de la Charité.

LA MARQUISE.

Je suis fâchée de ne l'avoir pas reçu ; mais il est arrivé si tard aujourd'hui, et le Comte doit venir à une heure. Le vieux Simon et Marie se sont-ils trouvés là ?

LISETTE.

Oui ; vos ordres ont été ponctuellement exécutés.

LA MARQUISE.

C'est bien.

LISETTE.

Ils sont encore ici.

LA MARQUISE.

Dis-leur de ne pas s'en aller.

LISETTE.

Je le leur ai dit.

LA MARQUISE.

Florville a-t-il paru touché ?

LISETTE.

Il en perdait la tête.

LA MARQUISE.

Il a le cœur bon.

LISETTE.

Les assiduités du comte d'Oldemback, que vous souffrez depuis quelque tems, m'annoncent que vous n'aimez plus le Chevalier.

LA MARQUISE.

Je l'aime beaucoup, beaucoup plus que je ne devrais, Lisette ; mais Florville est bien jeune, il a peu de fortune ; on me croit riche, et l'on se trompe ; avec lui je ne pourrais satisfaire le penchant que j'ai pour la bienfaisance.

LISETTE.

Il est vrai que le comte d'Oldemback passe pour avoir de grands biens.

LA MARQUISE.

Oui, très-grands, Lisette.

LISETTE.

Mais je ne me fie pas à toutes ces fortunes étrangères.

LA MARQUISE.

Celle-ci est sûre.

LISETTE.

Sûre, sûre, je n'en sais rien. M. d'Oldembach a paru il y a quelque tems dans la capitale, se faisant annoncer comme un grand seigneur allemand, et chacun a dit qu'il était riche à millions : mais tout ce qui luit n'est pas or; parce qu'un homme a un équipage, une livrée, parce qu'on le voit à la cour, chez les ministres, les ambassadeurs, il ne faut pas en conclure qu'il ait un coffre bien garni.

LA MARQUISE, avec humeur.

Tu as des expressions !

LISETTE.

Il est si facile à Paris de s'affubler d'un grand nom étranger, et sous ce déguisement de se fourrer partout; quoiqu'en dise Madame, je préférerais notre petit Chevalier; on sait du moins avec certitude ce qu'il aura.

LA MARQUISE.

J'ai eu des renseignemens positifs. M. Dumont, mon homme d'affaires, qui n'agit pas légèrement, s'en est procuré de son côté. M. d'Oldemback appartient à une des premières familles d'Allemagne, et il est fort riche. Crois que si je n'étais pas bien instruite, je n'accueillerais pas ses soins. Il a d'ailleurs un beau titre.

LISETTE.

Il est tant de gens qui en prennent sous leur bonnet.

LA MARQUISE.

Tu n'aimes pas le Comte.

LISETTE.

J'avoue qu'il ne serait pas de mon goût.

LA MARQUISE.

La raison doit quelquefois l'emporter sur les inclinations. Au surplus, rien n'est décidé, le Comte ne m'a parlé ni d'amour ni d'hymen. Je suis loin encore de vouloir rompre avec Florville. J'entends une voiture; c'est sans doute M. d'Oldemback... regarde.

LISETTE, regardant par la fenêtre.

C'est lui-même ! Quel train ! trois laquais, un chasseur ! quel air de suffisance et d'orgueil ! si j'étais grand Seigneur, ce ne sont pas ces manières-là que je prendrais.

LA MARQUISE.

Va ! tu feras entrer les vieux Simon et Marie avec ses enfans.

LISETTE.

Oui, madame.

SCENE XI.

LA MARQUISE DE MONTALLE, LE COMTE D'OLDEMBACK.

(Le Comte est en grande parure ; il porte plusieurs ordres étrangers.)

LA MARQUISE.

M. le Comte, pardonnez le désordre de ma toilette; je ne m'attendais pas à l'honneur de vous recevoir aujourd'hui.

LE COMTE.

Comment, belle dame, lorsque vous-même avez daigné m'indiquer cette heure !

LA MARQUISE.

Moi ?... c'est plaisant ! cela a l'air d'un rendez-vous;

mais quelle que soit la circonstance qui me procure votre visite, je ne m'en plaindrai pas.

LE COMTE.

Toujours bonne, toujours aimable ! ah ! Madame, je sens qu'il y a bien de l'imprudence à vous approcher. Malgré qu'on soit Allemand, on n'est pas insensible, on a un cœur; ah ! s'il lui était permis de parler, que de choses il vous dirait.

LA MARQUISE.

M. le Comte, point de complimens; de grâce, conservez la franchise des hommes de votre pays, bien préférable au jargon de nos petits maîtres.

LE COMTE.

A propos de complimens, j'en ai un à vous faire.

LA MARQUISE.

Lequel ?

LE COMTE.

On dit dans le monde que vous épousez un certain Chevalier de... Florville.

LA MARQUISE.

Que le monde est méchant ! ce jeune homme a paru quelquefois chez moi, et tout Paris répété que je l'épouse.

LE COMTE.

On dit même mieux, on assure que vous l'aimez.

LA MARQUISE.

Quelle folie ! Il est vrai que la famille de M. de Florville a desiré cette union ; mais avec une fortune honnête et indépendante, qui me conseillerait de me remarier.

LE COMTE, *à part.*

Appuyons sur cet article. (*Haut.*) Je conçois que dans votre position, on doit chérir son indépendance; quand

on aime autant que vous à faire du bien, la richesse donne des jouissances vives et toujours nouvelles.

LA MARQUISE.

Oui, oui, secourir les malheureux, voilà les seuls, les véritables plaisirs... vous devez l'avoir éprouvé souvent vous-même, M. le Comte : votre situation.....

LE COMTE.

Garçon et riche, que ferais-je de mon bien ?

LA MARQUISE.

Ce mot est bien beau.

LE COMTE.

On nous reproche à nous autres hommes de donner souvent sans discernement, d'être dupes en croyant être bienfaisans.

LA MARQUISE.

Cela est vrai quelquefois.

LE COMTE.

Le reproche est injuste à mon égard, j'aime beaucoup à faire travailler; je fais défricher en ce moment un terrain immense, cela occupe tout un village : l'un abat les arbres, l'autre enlève les pierres, celui-ci dirige une charrue, celui-là charge un charriot; vieillards, enfans, tout le monde trouve chez moi quelque chose à faire.

LA MARQUISE.

Que vous donnez d'intérêt aux moindres détails ! Dans quelle partie de l'Allemagne faites-vous faire ces travaux?

LE COMTE.

Dans mon comté d'Oldemback en Styrie, c'est une assez belle terre; vous en avez une charmante, m'a-t on dit, dans les environs de Paris ?

LA MARQUISE.

Charmante ! non.

LE COMTE.

L'utile est quelquefois préférable ; les terres sont généralement d'une grande fertilité aux environs de Paris.

LA MARQUISE.

La Styrie passe aussi pour être très-fertile.

LE COMTE.

Oui, mais moins que certainepartie de la France.

LA MARQUISE.

Je ne l'aurais pas cru.

LE COMTE.

Je vais vous le démontrer en deux mots. Prenons pour point de comparaison une des provinces de France, n'importe laquelle ; celle où est située votre terre par exemple. La... la...

LA MARQUISE.

La Normandie.

LE COMTE.

Vous allez voir tout de suite la différence du produit du sol de la Styrie avec celui de la Normandie. Ma terre d'Oldemback contient 7,500 arpens, la vôtre en a...

LA MARQUISE.

Mais vraiment la conversation a pris une tournure bien sérieuse.

LE COMTE.

Je me suis toujours beaucoup occupé d'agriculture ; je tiens à faire ces comparaisons entre les produits de diverses provinces. On n'a pas assez écrit sur ce sujet, un ouvrage bien raisonné serait très-utile. Ma terre d'Oldemback est donc de 7,500 arpens, la vôtre...

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA MARQUISE, LISETTE; SIMON, MARIE et ses deux Enfans *ensuite*.

LISETTE.

Madame, un vieillard et une pauvre femme demandent à vous parler.

LE COMTE, à part.

Maudite soit la soubrette ! si je pouvais du moins savoir le nom du notaire.

LA MARQUISE.

Lisette, ce n'est pas le moment; dis-leur que je ne puis les recevoir.

LISETTE.

Madame, ils me suivent. Tenez, les voici.

LA MARQUISE.

Pourquoi 'a-t-on pas dit...

SIMON.

Ah ! Madame, recevez mes remercîmens, sans vous, le vieux Simon ne serait plus.

LA MARQUISE.

C'est bien, bonhomme.

SIMON.

Puisse le ciel vous rendre tout le bien que vous m'avez fait !

LA MARQUISE.

C'est assez, je vous remercie.

MARIE.

Voilà deux enfans qui vous doivent leur mère, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Ah ! Marie, vous m'aviez promis de n'en pas parler; M. le Comte, je suis confuse.

LE COMTE.

Ne m'enviez pas le plaisir que j'éprouve.

MARIE.

Pardonnez, Madame, c'est la reconnaissance. (*aux enfans.*) Remerciez votre bienfaitrice.

(Les enfans font voir par leurs gestes qu'ils n'osent parler.)

LA MARQUISE, pleurant.

Lisette, pourquoi les as-tu laissé entrer.

SIMON.

Madame la Marquise, c'est que nous désirions ardemment voir celle à qui nous devons la vie.

LA MARQUISE.

C'est bien, Simon, retournez chez vous : et vous Marie, adieu.

SIMON.

Adieu, ma bienfaitrice.

MARIE.

Adieu, madame la Marquise.

(Elle pousse les enfans pour les faire parler.)

LES ENFANS.

Vous êtes notre mère ! vous êtes notre mère !

(Simon, Marie et les enfans sortent.)

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

M. le Comte, que je vous dois d'excuses !

LE COMTE.

Comment, Madame, des excuses pour une scène aussi

touchante, et qui montre si bien toute la beauté de votre âme.

LA MARQUISE.

Ils m'ont fait un mal.

LISETTE, à part, à la Marquise.

Le Chevalier ne peut tarder à reparaître.

LA MARQUISE.

J'ai la tête toute bouleversée; permettez, M. le Comte, que je me retire.

LE COMTE.

Une émotion aussi douce ne peut pas avoir de fâcheux résultats.

LA MARQUISE.

Veuillez bien me dédommager d'une aussi courte visite; si vous n'avez pas d'engagement, venez dîner avec moi à quatre heures.

LE COMTE.

J'aurai cet honneur.

SCÈNE XIV

LE COMTE, *seul.*

Je n'aime pas tout cet étalage de bienfaisance; cela me donne une assez mauvaise opinion de cette femme-là; mais elle paraît riche, et je n'ai que des créanciers. Profitons pour l'épouser du répit qu'ils me donnent et de la réputation d'opulence que je me suis faite, grâce au nom de ma famille; ne concluons pourtant rien avant de bien connaître l'état de la fortune de madame la Marquise.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE CLARASSE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Je vous assure, Monsieur, que Madame n'est pas visible.

CLARASSE.

Je t'assure, mon ami, qu'elle l'est toujours pour moi; va m'annoncer, va.

LAFLEUR.

Madame ne veut recevoir personne en ce moment.

CLARASSE.

Dis-moi donc où elle est, j'irai m'annoncer moi-même. (*Il examine l'appartement*) Je dois bien connaître cette maison, elle a changé souvent de maître, et j'y ai adoré successivement trois ou quatre personnes : il y a certaine petite porte... (*Il regarde dans le jardin.*) Elle y est bien encore! Le dernier propriétaire, monsieur... monsieur... Ce fournisseur, mon ami intime... Aide-moi donc...

LAFLEUR.

M. Riboulet.

CLARASSE.

Oui, M. Riboulet, un fort honnête homme pour qui j'avais la plus parfaite estime; il me prêtait de l'argent par

reconnaissance des attentions que j'avais pour Madame ; il m'a fait un grand tort quand il s'est ruiné... Mais annonce-moi donc à ta maîtresse.

LAFLEUR.

Monsieur, dites-moi au moins votre nom.

CLARASSE, à part.

A présent que je suis entré je puis le dire. (*Haut.*) Le chevalier de Clarasse.

LAFLEUR, étonné.

Le chevalier de Clarasse !

CLARASSE.

Voyez ce que c'est d'avoir une réputation.

LAFLEUR.

Ah ! Monsieur, Madame ne voudra pas...

CLARASSE.

Eh bien ! ne voudra pas... qu'a donc ce drôle à me regarder de ses deux gros yeux !

LAFLEUR.

Monsieur, laissez-moi examiner à mon aise un homme dont on parle tant. Le modèle de tous les... les petits-maîtres de Paris.

CLARASSE.

Allons, regarde, examine ! Es-tu content ?

LAFLEUR.

Le chevalier de Clarasse ! Mon dieu ! quand madame la Marquise saura...

CLARASSE.

Or çà, maraud, sais-tu que ton admiration commence à devenir fort impertinente. Allons, va m'annoncer.

LAFLEUR.

Monsieur...

CLARASSE, lui donnant une bourse.

Je vois ce qu'il te faut.

LAFLEUR.

Merci, monsieur le Chevalier. (*à part.*) Il n'est pas aussi mauvais sujet qu'on le dit.

CLARASSE.

Va donc.

LAFLEUR.

Je n'ose vous annoncer moi-même à Madame, mais je vais prévenir la femme-de-chambre.

SCÈNE II.

CLARASSE, *seul.*

C'est une chose extraordinaire que la rapidité avec laquelle les réputations se font dans Paris. Il n'y a pas six mois que j'en suis sorti, et avant mon départ je n'avais pas même entendu dire un mot de cette vertu sans exemple dont toute la capitale s'entretient aujourd'hui. Je suis bien curieux d'admirer ce nouveau phénomène. Mais cette Marquise veuve, la perle des veuves et des Marquises, cette femme modèle de piété, de sagesse et de bienfaisance est-elle bien cette même dame de Montalle que j'ai connue aux eaux de Barrège, il y a trois ans ! Vingt-six ans, brune piquante, le cœur sur la main, ayant un vieux mari. Ah! le pauvre homme! que Dieu lui fasse paix!.. On ne vient pas... on se consulte peut-être pour m'admettre. C'était une personne charmante que cette dame de Montalle, tout le monde l'aimait; elle en savait gré à tout le monde ; mais des principes pourtant, de l'ordre, chacun son tour. Quelle grâce ! quelle aisance ! Et elle habitait la province. Ah ! mesdames de Paris, cela vous fait honte. Il est vrai qu'elle avait devant elle l'expérience de quelques aventures passablement scandaleuses. Celle du vicomte de la Barre mériterait une notice historique : nous

avons eu à ce sujet la belle provinciale et moi certaine correspondance qui a bien son intérêt... On vient.

SCÈNE III.

LISETTE, CLARASSE.

LISETTE.

Quoi ! c'est vous, M. le Chevalier !

CLARASSE.

Plus de doute maintenant, voilà cette intelligente Lisette, ce trésor de prudence et de discrétion.

LISETTE, à part.

Cette visite n'amusera pas beaucoup Madame. (*Haut*) On vous disait tué à la dernière bataille.

CLARASSE.

Tué... ah ! fi donc !

LISETTE.

Le bruit en a couru, je vous jure.

CLARASSE.

Pure calomnie ; je suis vivant ! et je vous le prouverai, Mademoiselle ; oui, certainement, je vous le prouverai si vous faites mine seulement d'en douter.

LISETTE.

Je n'en doute pas.

CLARASSE.

Allons, va dire à ta maîtresse que je suis là séchant pour ses beaux yeux, abîmé dans mon désespoir. Je n'en impose pas, tu vois.

(Il va devant la glace et arrange sa cravate.)

Rappelle-lui, surtout, combien elle m'aime.

LISETTE.

Monsieur le Chevalier, Madame est sortie.

CLARASSE.

Vous mentez, bel enfant. Est-ce ainsi que vous me receviez naguère ! Ah ! perfide Eugénie, avez-vous donc oublié mes protestations et mes serments ? (*Il continue à faire sa toilette.*) Donne-moi un coup de vergette. N'avez-vous pas craint de porter le désespoir et la mort dans un cœur sensible et enflammé ! dans un cœur qui ne bat que pour vous ? Lisette, tu lui repéteras cela mot pour mot, entends-tu. Si tu ne l'as pas appris, je m'en vais te le redire : O perfide Eugénie ! avez-vous oublié...

LISETTE.

Monsieur, j'ai bien entendu.

CLARASSE.

Ce serait bien le cas de verser des larmes, mais depuis quelque tems ma sensibilité est toute interne.

LISETTE, à part.

Je tremble que Florville n'arrive.

CLARASSE.

Va donc lui répéter les accens de ma douleur.

(Il chante.)

LISETTE.

Je vous assure, Monsieur, que madame la Marquise est sortie.

CLARASSE.

En ce cas, je l'attends ici. (*Il s'assied et prend un livre.*) Eh bien ! tu es encore là ? va ! ne t'inquiète pas de moi, je vais m'amuser, dans ce fauteuil, à pleurer son absence.

LISETTE, à part.

On ne pourra pas s'en débarrasser ; où en serait notre réputation si l'on savait qu'un pareil sujet est entré dans la maison.

CLARASSE.

Tu te consultes pour savoir si Madame y sera ou n'y sera pas.

LISETTE.

Je vais m'en informer.

CLARASSE.

A la bonne heure.

LISETTE, à part.

Je crois entendre Frontin ; quelle contrariété !

CLARASSE.

Mais va donc.

(Lisette paraît embarrassée.)

LISETTE.

Ecoutez, M. le Chevalier, il vient à tout moment du monde dans cette salle, et Madame a tant de ménagemens à garder....

CLARASSE.

C'est une fille précieuse que Lisette ; comme elle est soigneuse de l'honneur de sa maîtresse ! elle n'en ferait pas plus pour le sien.

LISETTE.

M. le Chevalier, allez faire un tour dans le jardin... je vais avertir Madame, je vous préviendrai quand elle sera visible.

CLARASSE, à part.

On attend quelqu'un. (*Haut.*) Voilà un accommodement très-acceptable. Tu vois qu'avec des procédés, on fait de moi tout ce qu'on veut, et que je sais aller me promener lorsqu'on m'y envoie poliment. Cruelles personnes ! ne me laissez pas tout-à-fait évaporer en soupirs ; regarde, Lisette, je suis déjà réduit à rien.

(Il va dans le jardin.)

SCENE IV.

LISETTE, FRONTIN *ensuite*.

LISETTE.

Prenons garde que Frontin ne le voie.

FRONTIN.

Est-ce une œuvre de bienfaisance que vous avez prétendu faire, en nous envoyant dans tous les hôpitaux de Paris, au risque de prendre, je ne sais combien de maladies ? Les chevaux, moi et mon maître, nous sommes sur les dents.

LISETTE.

Comment, vous n'avez pas rencontré ma maîtresse ?

FRONTIN.

Ta maîtresse, on n'en a seulement pas entendu parler. Nous allons d'abord à l'hospice de la Charité. Mad. de Montalle est-elle ici ? Quel lit, dit le portier? Elle n'est point au lit. Quelle chambre au moins ? Si je le savais, je ne le demanderais pas.

LISETTE.

Le beau dialogue.

FRONTIN.

Nous traversons toutes les chambres, personne. Après avoir attendu une heure, nous courons à l'Hôtel-Dieu, aux Enfans Trouvés, à la rue des Saints-Pères, aux Incurables, à la Salpêtrière où l'on nous a dit plus de sottises. . . Il est maintenant à l'hôpital des Foux; comme j'en ai peur, je suis venu ici.

LISETTE.

Madame aura peut-être été retenue chez cette pauvre veuve malade.

FRONTIN.

Que la peste étouffe ta veuve malade !

LISETTE.

Ah ! Frontin, quel cœur vous avez !

FRONTIN.

Pour une veuve malade, faut-il crever deux hon qui se portent bien ? Ma foi, moi je ne peux plus à ce métier, que ta maîtresse épouse mon maître que cela finisse ?

LISETTE, à part.

Clarasse va s'impatienter, comment renvoyer Fro (*Haut*) Va dire à ton maître que madame la Mar sera ici dans une heure.

FRONTIN.

Il m'a donné l'ordre de l'attendre; il ne tardera à arriver.

LISETTE.

Lafleur voulait te parler.

FRONTIN.

Je l'ai rencontré à la porte.

LISETTE.

Je voudrais arranger cette salle.

FRONTIN.

Je vais t'aider.

LISETTE.

Non, non, va faire un tour dehors.

FRONTIN.

Par quel hasard, aujourd'hui, ne puis-je pas r ici ?

LISETTE.

Tu peux rester, mais tu me fais jaser, et l'ouv n'avance pas.

FRONTIN.

Je vais prendre l'air dans le jardin.

LISETTE.

Non; on y travaille, tu dérangerais les ouvriers.

FRONTIN.

Je vais causer avec le portier.

LISETTE.

Madame n'aime pas cela, il n'a plus l'oreille à son cordon. Va boire un coup à l'office.

FRONTIN.

Allons, va pour l'office. (*à part.*) Voilà bien du mystère, il y a quelque chose là-dessous, examinons.

SCENE V.

LA MARQUISE DE MONTALLE, LISETTE.

LISETTE.

Ce Frontin-là nous jouera quelque mauvais tour.

LA MARQUISE.

M. de Florville n'est pas revenu ?

LISETTE.

Il court tout Paris pour vous trouver; mais un autre chevalier demande à vous voir ; il est actuellement dans le jardin.

LA MARQUISE.

Quel chevalier.

LISETTE.

Le chevalier de Clarasse.

LA MARQUISE.

Grand dieu ! que dis-tu ? le chevalier de Clarasse ! je le croyais tué.

LISETTE.

On le disait, il est plus vif que jamais.

LA MARQUISE.

Qu'il va me causer d'embarras!

LISETTE.

Je vous en avais avertie, Madame, vous avez eu tort d'écouter un homme si dangereux, un homme qui ne peut paraître chez une femme qu'elle ne soit aussitôt perdue dans l'opinion.

LA MARQUISE.

Je le sais, Lisette, mais j'étais si jeune quand je le rencontrai aux eaux... puis, il devait passer aux Etats-Unis.

LISETTE.

Il faut absolument le renvoyer.

LA MARQUISE.

Non, j'ai les plus fortes raisons de le ménager. Il était lié avec le vicomte de la Barre, il connaît toutes mes affaires et les circonstances malheureuses qui m'ont fait quitter la province. C'est d'ailleurs un sujet tellement immoral; qu'on ne saurait prendre trop de précautions avec lui. Fais-le entrer.

LISETTE.

Il est dans le jardin, je vais le chercher.

LA MARQUISE.

Ce maudit homme m'a déjà fait le plus grand tort; ma réputation est entre ses mains, il a de moi plusieurs lettres...

SCENE VI.

LA MARQUISE, LISETTE, CLARASSE.

LA MARQUISE, d'un ton sentimental.

Ah! mon cher chevalier, que vous m'avez causé d'in-

quiétude! deux années, deux années entières sans donner de vos nouvelles! Est-ce donc là ce que vous m'aviez promis? Helas! la pauvre Eugénie n'a pas eu plus qu'une autre le don de vous fixer! vous faites le malheur de ma vie.

CLARASSE, *jouant le sentiment.*

Causer le malheur de celle qui... Ah! belle Marquise, que je serais coupable! Mais ne me condamnez pas sur l'apparence! elle est souvent trompeuse ; qui mieux que vous doit le savoir, ne m'accusez pas! jugez de mon cœur par le vôtre, et croyez qu'il est à vous, Eugénie, qu'il n'a jamais été qu'à vous.

LA MARQUISE.

Cher Clarasse, il serait vrai que vous m'aimiez encore? il serait vrai que vous n'ètes pas infidèle? Vous me trompez, ingrat, vous abusez de l'ascendant que vous avez pris sur un cœur trop faible. L'infortunée Eugénie, victime du sentiment que vous lui avez inspiré, n'a plus d'espoir que dans la tombe.

CLARASSE, *riant aux éclats.*

Avouez, belle dame, que nous jouons l'un et l'autre parfaitement la comédie; mais réservons ce beau talent pour le plaisir des autres. Tenez, je vous confesserai sans détour, et cela pour que vous n'ayez rien à vous reprocher, que je vous ai été infidèle le plus souvent qu'il m'a été possible, mais que je ne vous en aime pas moins de tout mon cœur.

LA MARQUISE, *souriant.*

Allons, Chevalier, je vois que vous êtes toujours le même.

CLARASSE.

Il n'en est pas ainsi de vous, belle Marquise! on dit

que vous vous remariez, et que vous épousez un jeune innocent, le chevalier de Florville, et un riche Comte dont on ne sait pas le nom : c'est pour vous féliciter sur cette double affaire que vous me voyez chez vous.

LA MARQUISE, quittant le ton sentimental.

Épouser! rien n'est encore arrêté; mais on me presse, on me persécute; il faudra enfin prendre un parti.

CLARASSE.

Comment un! deux, trois: c'est ce que je me dis tous les jours, moi, qui n'ai pas votre prudence à beaucoup près.

LA MARQUISE.

Le monde est si méchant!... une veuve est toujours en bute à la calomnie...

CLARASSE.

Ah! Marquise, est-ce bien là le mot? Au surplus, vous n'avez pas à vous plaindre, vous êtes l'enfant gâté de la renommée: tout ce quartier, tout Paris est parfumé de vos vertus; on ne parle que de votre bienfaisance, de votre piété.

LA MARQUISE.

Je fais le bien quand je le puis.

CLARASSE.

Moi qui commence à me lasser de l'honneur de passer pour le plus mauvais sujet de la capitale, sans avoir envie de cesser de l'être, je viens vous demander votre secret. En conscience vous devez m'en faire part; si je l'avais trouvé avant vous, je jure, qu'en honnête associé, je vous l'aurais communiqué de suite, et sans rétribution.

LA MARQUISE.

Que vous êtes mordant!

CLARASSE.

Mais est-il juste d'accaparer ainsi toute la vertu et de

n'en pas laisser pour les autres? est-ce donc là cette bienfaisance si vantée?

LA MARQUISE.

Chevalier, trève de persifflage.

CLARASSE.

Je parle sérieusement: je veux glaner dans le champ où vous avez moissonné, je veux profiter de vos exemples, de vos conseils, de votre expérience; pour cela il faut que je vous voie souvent, et je vous en demande la permission.

LA MARQUISE.

Mon cher Chevalier, je vais m'expliquer avec franchise; je vous aime beaucoup, vous ne devez pas en douter.

CLARASSE.

Je m'en garderais bien.

LA MARQUISE.

Vous êtes homme d'honneur, je le sais, mais vous avez une si mauvaise réputation; vous avez perdu tant de femmes, qu'il est impossible de vous recevoir sans se faire un tort irréparable.

CLARASSE.

Vous me flattez, Marquise.

LA MARQUISE.

Faites-moi le plaisir de ne pas venir chez moi.

CLARASSE.

Impossible, charmante Eugénie, et pour deux raisons; vous êtes belle et j'ai le cœur sensible.

LA MARQUISE.

Mais quand je vous en prie.

CLARASSE.

Je suis inéxorable. Tout ce que je puis vous accorder, c'est de venir incognito; incognito! sentez vous le sacrifice

la beauté du procédé? Tenez, vous avez une petite porte qui donne sur le jardin?...

LA MARQUISE.

Je ne crois pas.

CLARASSE.

Si fait, vous la connaissez.

LA MARQUISE.

Je ne l'ai jamais remarquée.

CLARASSE.

Donnez-m'en la clef.

LA MARQUISE.

Que me proposez-vous, Chevalier?

CLARASSE.

Rien que de très-naturel. Il faut traverser la maison pour arriver jusqu'à vous, avoir à faire au portier, aux laquais; par le jardin, la seule Lisette est de la confidence, j'ai le plaisir de vous voir, de vous entendre (en tout bien tout honneur), et le public méchant ne soupçonne pas même que je vous sois connu; vous savez quelle est ma discrétion quand je n'ai pas sujet de parler.

LA MARQUISE.

Il est vrai que ces entrevues devant être fort innocentes, le mystère qu'on peut y mettre ne les rendra pas plus coupables.

CLARASSE.

La chose n'est pas douteuse, ainsi vous allez me confier la clef?

LA MARQUISE.

A une condition.

CLARASSE.

Il n'en est aucune que je ne remplisse.

LA MARQUISE.

Vous savez plusieurs lettres de moi qui vous sont inutiles?

CLARASSE.

Je les ai gardées précieusement.

LA MARQUISE.

Dieu me préserve de croire que vous ayez le dessein d'en abuser, mais elles peuvent s'égarer; un domestique indiscret, enfin mille circonstances pourraient les faire tomber dans des mains infidèles.

CLARASSE.

Elles valent bien la peine d'être connues.

LA MARQUISE.

Mon ami, remettez-les moi.

CLARASSE.

Que me proposez-vous? Ce sont mes titres de propriété; et sans ces pièces, comment voulez-vous que je justifie de mes droits à votre cœur; il faut être en règle, c'est mon principe.

LA MARQUISE.

Comment! un homme qui se pique de bon ton, de délicatesse, peut-il concevoir un pareil refus?

CLARASSE.

En affaire, Marquise, j'aime l'ordre; vous avez tant de soins; la piété, la bienfaisance, la charité et quantité d'autres œuvres inconnues à nous autres profânes; dans tout ce brouhaha d'occupations, vous n'auriez qu'à oublier que vous m'aimez.

LA MARQUISE.

Ces jours de bonheur sont-ils donc si éloignés et croyez-vous que ma mémoire...

CLARASSE.

Elle est mauvaise, c'est le côté faible des grands génies, et depuis trois ans ..

LA MARQUISE.

Oui, il y a trois ans... Mon ami! que vous m'aimiez alors !.. avec quelle tendresse...

CLARASSE.

Je ferais mieux aujourd'hui, mon talent s'est perfectionné; tout le monde vous le dira, j'ai plus de naturel et d'abandon... Si vous voulez une scène de sentiment, parlez; vous êtes connaisseuse... vous serez contente.

LA MARQUISE.

Oui, vous m'aimiez alors, et vous ne m'eussiez pas refusé un léger sacrifice.

CLARASSE.

Alors aussi j'aurais eu ma récompense.

LA MARQUISE.

Vous ne l'eussiez pas demandée avant de l'avoir méritée.

CLARASSE.

Je l'aurais eue sans la solliciter.

LA MARQUISE.

En ce cas, je ne vois pas que votre talent se soit perfectionné.

CLARASSE.

Vous ne songez pas aux progrès qu'a fait le vôtre.

LA MARQUISE.

Cessons ce badinage ; non, Chevalier, il n'y a ici ni art ni talent : je vous ai demandé mes lettres tout bonnement ; si j'avais mis en usage les petites ruses que mon sexe emploie dans de pareilles circonstances, c'est vous peut-être qui me les eussiez offertes. Vous voulez les garder, gardez-les, mais point de petite porte.

CLARASSE.

Oui, Madame, votre talent s'est perfectionné, je ne m'en dédis pas ; le mien n'est plus à sa hauteur, et pour

preuve je vous promets les lettres. Certes, voilà une belle concession.

LA MARQUISE.

Je reçois votre promesse; quand la tiendrez-vous?

CLARASSE.

Dès aujourd'hui; donnez-moi la clef.

LA MARQUISE.

Dès que j'aurais les lettres.

CLARASSE.

De la confiance, ou marché nul.

LA MARQUISE.

(Elle prend la clef dans un secrétaire.)

Voici la clef, j'ai votre parole?

CLARASSE.

Vous l'avez.

LA MARQUISE.

Lisette ira chercher les lettres.

CLARASSE.

Non, je veux vous les remettre moi-même; je viendrai dîner avec vous.

LA MARQUISE.

Je ne dîne pas ici.

CLARASSE.

Demain donc.

LA MARQUISE.

Non; je tiens à les avoir aujourd'hui.

CLARASSE.

Eh bien! dans la soirée.

LA MARQUISE.

Oui, dans la soirée.

CLARASSE.

Après le spectacle, car j'ai avec mylord What un rendez-vous à l'Opéra, et je ne puis y manquer.

LA MARQUISE.

C'est bien tard... à neuf heures ?

CLARASSE.

Soit, à neuf heures; je ferai l'essai de la clef.

LA MARQUISE.

Que je suis imprudente ! Ah ! Chevalier !

CLARASSE.

Sans adieu, belle Marquise.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LISETTE *ensuite.*

LA MARQUISE.

Ce Clarasse est charmant ! je sens renaître tout l'intérêt qu'il m'avait inspiré, et s'il n'était pas si dangereux... Mais il peut me perdre, point de faiblesse ; il faut m'en débarrasser à tout prix. (*à Lisette qui entre*) Est-il sorti ?

LISETTE.

Oui, Madame. Je crains que Frontin, qui rôdait dans la maison, ne l'ait vu et reconnu; il ne manquerait pas d'en avertir son maître, et...

LA MARQUISE.

Ce Frontin est un bien mauvais sujet; tâche de découvrir s'il sait quelque chose, et tu viendras me le dire.

LISETTE.

Je l'entends... je vais le questionner.

SCENE VIII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, à part.

Il est parti.... maintenant on me laissera entrer; ne disons rien. (*haut*) Mon maître n'est pas arrivé ?

LISETTE.

Je ne crois pas.

FRONTIN.

Il tarde bien. Ma foi, j'avais besoin de me rafraîchir, cette visite à l'office m'a fait grand bien.

LISETTE.

Madame est désolée de vous avoir fait courir tout Paris.

FRONTIN.

Madame est bien bonne.

LISETTE.

Je crois que tu n'as pas encore oublié ta promenade à l'hôpital... Tu as l'air de mauvaise humeur.

FRONTIN.

Moi ! je n'ai jamais été si joyeux. (*à part*) On veut savoir si je l'ai vu; prenons garde.

LISETTE, à part.

Il se parle. (*haut*) Tu as quelque chose; ce n'est pas là ta gaîté ordinaire, en sortant de l'office surtout ?

FRONTIN.

Je suis gai comme pinçon, te dis-je.

LISETTE.

Allons, dis-moi franchement ce qui t'occupe.

FRONTIN, avec humeur.

L'amour que tu m'inspires apparemment. (*à part*) La scélérate !

LISETTE, à part.

Il l'a vu; allons prévenir la Marquise. (*haut*) J'entends Madame qui m'appelle.

SCÈNE IX.

FRONTIN, *seul.*

Ouf! je suffoque! voilà douc pourquoi on nous envoyait courir dans tous les coins de Paris. On ne veut pas que je reste dans la salle, parce qu'il devait y venir; que j'aille dans le jardin, parce qu'il y était; que je cause avec le portier, parce qu'il voulait sortir par la porte. Et quel est le bel objet de tant de soins? Le Chevalier de Clarasse! le plus mauvais garnement de tout Paris; un homme qui ne quitte pas une maison que tout n'y soit séduit, perdu, déshonoré! C'était bien lui, je l'ai bien reconnu. Mon pauvre maître, dans quelles mains êtes-vous tombé! Ah! dévote de Satan, chef-d'œuvre d'hypocrisie! vous n'attendez pas même la noce pour nous... Mais le voici; il peut aller porter ses soupirs ailleurs, et s'il veut m'en croire, nous délogerons à l'instant.

SCENE X.

FLORVILLE, FRONTIN.

FLORVILLE.

Eugénie! où êtes-vous donc? voilà un jour presqu'écoulé, et je ne vous ai pas encore dit je vous aime!

FRONTIN.

Monsieur, la chose n'est pas pressée, et puissiez-vous vous être coupé la langue la première fois qu'elle a dit une telle sottise!

FLORVILLE, *sans faire attention à ce que dit Frontin.*

Femme adorée ! ton cœur t'a retenu auprès de quelque malheureux !

FRONTIN.

C'est deviner juste.

FLORVILLE.

Mais pendant que tu secoures l'infortune, ton amant, ton époux souffre mille morts.

FRONTIN.

Ton amant, ton époux, ventrebleu ! j'étouffe !

FLORVILLE.

Frontin, est-elle ici ? Va, dis-lui que je soupire, que je meurs. . .

FRONTIN.

Monsieur, ne soupirez plus, et ne mourez pas; croyez-moi, délogeons de céans pour n'y plus remettre les pieds.

FLORVILLE.

Que dis-tu là, Frontin ?

FRONTIN.

Je parle sagement, nous sommes ici dans une caverne.

FLORVILLE.

T'expliqueras-tu ?

FRONTIN.

Eh bien ! votre divine Eugénie, non contente de secourir les malades, veut aussi convertir les pécheurs.

FLORVILLE.

Que signifie ce langage ?

FRONTIN.

Il signifie, Monsieur, que ce n'est pas pour rien qu'on nous envoie courir les champs, et que pendant ce tems on reçoit des visites.

FLORVILLE.

Et de qui ?

FRONTIN.

Je vous le donne en cent, en mille.

FLORVILLE.

Parleras-tu donc enfin ?

FRONTIN.

Du chevalier de Clarasse.

FLORVILLE.

Du chevalier de Clarasse !

FRONTIN.

Pas davantage ! ô divine Eugénie ! ton amant, ton époux ! . .

FLORVILLE.

Du chevalier de Clarasse !

FRONTIN.

Va, dis-lui que je soupire, que je meurs.

FLORVILLE.

Misérable ! tu m'en imposes.

FRONTIN.

Mais quand je vous dis que je l'ai vu.

FLORVILLE.

Cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il faut avoir la tête bien dure, Monsieur ; battez-moi, tuez-moi, je n'en démordrai pas.

FLORVILLE.

Grand Dieu !

FRONTIN.

Monsieur, nous sommes tombés entre les mains des deux plus rusées friponnes.

FLORVILLE.

Malheureux !

FRONTIN.

C'est une vérité.

FLORVILLE.

Détestable calomniateur ! quel démon envieux t'a payé pour outrager l'innocence ?

FRONTIN.

Je ne suis payé par personne. Ne voyez ici, mon cher maître, que le zèle d'un bon serviteur qui veut vous sauver du précipice.

FLORVILLE.

Clarasse ici! cela est faux. J'entends la Marquise; si vous m'avez trompé, Frontin, je vous chasse à l'instant.

LA MARQUISE.

Croyez-vous que madame la Marquise va vous mettre dans sa confidence? si c'est elle, ou Lisette que vous consultez dans cette affaire, je puis faire mon paquet.

SCENE XI.

LA MARQUISE, FLORVILLE, FRONTIN..

LA MARQUISE.

Enfin, Chevalier, vous voilà retrouvé. Vous ne devineriez pas quelle visite je viens de recevoir. Allons, cherchez, méditez.

FLORVILLE.

Quoi! vous...

LA MARQUISE.

Je vous donne huit jours pour y réfléchir.

FLORVILLE.

Ah! Eugénie!...

LA MARQUISE.

Creusez-vous bien la tête, mettez votre esprit à la torture...y êtes-vous?...Mais vous chercheriez en vain, j'aime mieux vous le dire tout de suite, et peut-être ne voudrez-vous pas me croire... Le chevalier de Clarasse.

FLORVILLE.

De quel poids mon cœur est soulagé!

LA MARQUISE.

Comment, cela ne vous étonne pas! quel homme êtes-

vous ? Clarasse chez moi ! mais n'est-ce pas quelque chose de merveilleux !

FLORVILLE, *se jetant à genoux.*

Ah ! Madame, vous voyez un coupable que les remords déchirent.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous, mon ami ?

FRONTIN.

Voilà qui est violent.

FLORVILLE.

Ai-je bien pu vous soupçonner ?...

LA MARQUISE.

Et de quoi ?... Levez-vous, Chevalier.

FLORVILLE.

Non, c'est à genoux que je dois avouer mon crime. Je savais que Clarasse était venu ici, et j'ai pu croire Eugénie coupable...

LA MARQUISE.

Ah ! Chevalier, Chevalier !

FLORVILLE.

Voyez mon repentir.

LA MARQUISE,

Levez-vous ; si quelqu'un...

FLORVILLE.

Pardonnez-moi.

LA MARQUISE.

Mon Chevalier a-t-il besoin de pardon !

FRONTIN, *à part.*

Que je la battrais volontiers.

FLORVILLE.

Mon cœur se reprochera toujours son injustice. (*à Frontin*) Malheureux ! c'est toi...

FRONTIN.

Monsieur. . . .

LA MARQUISE.

Le fait est que M. de Clarasse, sous prétexte...

FLORVILLE.

Non, je ne veux rien entendre; Eugénie doit-elle se justifier?

LA MARQUISE.

Laissez-moi donc parler; M. de Clarasse, sous prétexte de me remettre une lettre d'une Comtesse de province que je connais fort peu, s'est fait annoncer sous un nom supposé, et il est ainsi parvenu jusqu'à moi.

FLORVILLE.

S'introduire sous un faux nom! L'insolent! je saurai...

LA MARQUISE.

Gardez-vous, Chevalier, de donner des suites à cette incartade.

FLORVILLE.

Non, il faut qu'il soit puni de son impertinence.

LA MARQUISE.

Chevalier, voudriez-vous donc me compromettre et d'une visite insignifiante faire une affaire scandaleuse? je n'avais jamais vu M. de Clarasse, je ne connaissais que sa réputation, je ne sais ce qui a pu lui inspirer le désir de venir chez moi... Il s'est d'ailleurs comporté fort décemment; je n'ai rien à lui reprocher que sa visite. Je l'ai signalé à mes gens, il tenterait vainement désormais de pénétrer dans l'hôtel.

FLORVILLE.

Vous le voulez, cette affaire en restera là, si toutefois M. de Clarasse, dont le talent pour perdre les femmes est connu, ne se permet pas de propos. Mais que pourrait-il contre vous?

LA MARQUISE.

Rien !... j'ose au moins l'espérer. Je n'ai pu aller à l'hospice de la Charité, ainsi que je vous l'avais fait dire. La pauvre veuve chez laquelle j'étais, s'est trouvée si malade... j'ai pensé que lorsque vous sauriez le motif de mon manque de parole. . . .

FLORVILLE.

Eugénie, dois-je vous reprocher une bonne action ? il me reste à moi un acte de justice à faire, c'est de chasser ce misérable qui, par mille propos. . .

LA MARQUISE.

Contre qui ?...

FLORVILLE.

Contre vous, Eugénie.

LA MARQUISE.

Ah ! Frontin, ne vous ai-je pas toujours montré de l'intérêt ?

FRONTIN, à part.

O femelle maudite !

FLORVILLE.

Sors, malheureux ! ingrat ! Sors, et ne t'offre jamais à mes yeux !

LA MARQUISE.

Non, cher Florville, vous allez lui pardonner; c'est une grâce que je vous demande.

FLORVILLE.

Il est trop coupable.

LA MARQUISE.

Frontin, demandez pardon à votre maître.

FRONTIN.

Monsieur, pardon. (*à part*) J'enrage !

FLORVILLE.

Vous ne le méritez pas ; tombez aux genoux de cette femme divine et remerciez-la.

FRONTIN.

Madame, recevez mes remercíemens et le vœu que je forme... (*à part.*) Que le diable t'emporte!

LA MARQUISE.

C'est assez, Frontin. Mon cher Florville, je suis obligée de vous renvoyer; vous comptiez dîner avec moi, peut-être, mais je dîne en ville. Adieu donc, mon ami.

FLORVILLE.

Hélas! ne vous reverrai-je plus aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Ne paraissez donc pas triste comme cela. Méchant! vous me fendez le cœur.

FLORVILLE.

Je ne vous ai pas vue une demi-heure dans la journée, et vous voulez que je sois gai!

LA MARQUISE.

Cher Chevalier, il faut s'imposer quelquefois des privations, il est des devoirs à remplir. Croyez qu'il ne m'en coûte pas moins qu'à vous. adieu! Adieu!

(La Marquise semble craindre de ne pouvoir résister au sentiment qu'elle éprouve; elle se retire avec précipitation en ayant l'air de faire un effort sur elle-même.)

SCENE XII.

FRONTIN, FLORVILLE.

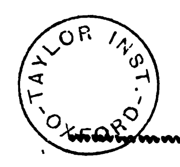
FLORVILLE, sortant du côté opposé.

Non, la nature n'a rien formé d'aussi parfait; beauté, grâces, vertus, elle réunit tout. O Eugénie! quel est donc l'être qui peut te connaître et ne pas t'adorer?

FRONTIN, à part.

Moi.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DE FLORVILLE, LISETTE.

LISETTE.

Madame la Marquise va paraître à l'instant, Madame; elle sera bien flattée de la visite de madame de Florville.

Mad. DE FLORVILLE.

Quoique je ne connaisse pas particulièrement Mad. de Montalle, personne, plus que moi, ne rend justice à ses belles qualités, je suis une de ses plus franches admiratrices.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, Mad. DE FLORVILLE.

LA MARQUISE.

Quelle heureuse circonstance me procure l'honneur de vous recevoir chez moi, Madame? je mettrai ce jour au nombre de mes jours fortunés.

Mad. DE FLORVILLE.

Depuis long-tems, Madame, je désirais avoir l'honneur de saluer une personne qui jouit d'une réputation tout à la fois belle et méritée.

LA MARQUISE.

Ah! Madame, un compliment si flatteur me trouble, m'embarrasse.

Mad. DE FLORVILLE.

Cependant, Madame, ce motif n'est pas le seul qui m'amène. C'est un service, oui, Madame, un bien grand service qu'une mère tendre vient vous demander.

LA MARQUISE.

Parlez, Madame, il n'est rien au monde que je ne fasse pour vous être agréable ; Mad. de Florville peut disposer entièrement de moi.

Mad. DE FLORVILLE.

J'ai un fils, Madame, un fils unique et chéri, ce fils vous est connu.

LA MARQUISE.

J'ai eu l'avantage de recevoir quelquefois M. le Chevalier.

Mad. DE FLORVILLE.

Mon fils vous aime ; qui ne vous aimerait pas! Heureuse la mère qui vous aura pour sa fille!

LA MARQUISE.

Madame, ces mots, dans votre bouche, ont bien du prix pour mon cœur.

Mad. DE FLORVILLE.

Je les répète, Madame, heureuse la mère qui vous aura pour sa fille. Mon fils s'est flatté que vous lui aviez donné l'espoir d'obtenir votre main.

LA MARQUISE.

M. le Chevalier est bien fait pour être aimé ; mais contracter un nouvel engagement! Ah! Madame, qu'une jeune veuve doit bien réfléchir auparavant.

Mad. DE FLORVILLE.

Vous seconderez, Madame, vous seconderez, je le

vois, les efforts d'une mère. Mon fils vous aime, il ne veut aimer que vous ; jugez de ma confiance dans l'élévation de votre âme, dans vos vertus, puisque je viens vous prier de le déterminer à en épouser une autre.

LA MARQUISE.

Ah! Madame, qu'exigez-vous de moi?

Mad. DE FLORVILLE.

Un service bien important : l'union de mon fils avec Mad. de Montalle aurait comblé tous mes vœux; mais je ne dois pas lui cacher que le Chevalier est depuis long-tems destiné à Mlle. de Rosange, sa cousine, et qu'habituée dès son enfance à le regarder comme son futur époux, elle l'aime avec idolâtrie.

LA MARQUISE.

Et M. le chevalier n'est sans doute pas insensible....

Mad. DE FLORVILLE.

Il l'aimait avant de vous connaître, Madame; aujourd'hui mes prières, celles de sa famille, le désespoir de la jeune personne, ne peuvent le décider à un hymen qui, en lui donnant une grande fortune, doit terminer un procès ruineux; cette dernière considération me fait espérer que vous joindrez nos efforts aux miens pour le ramener à sa cousine : que ne doit-on pas attendre de la vertueuse Madame de Montalle?

LA MARQUISE.

Je dois l'avouer, Madame votre fils avait fait sur mon cœur une impression profonde, je l'aime; je ne rougis pa de le dire. J'aurais mis mon bonheur à lui consacrer ma vie.

Mad. DE FLORVILLE.

Vous me déchirez. (*à part.*) Qu'elle est intéressante! ah! sans ce malheureux procès...

LA MARQUISE.

Mais je ne trahirai point votre confiance, je saurai maîtriser ce cœur qui n'est plus à moi. Je ne serai jamais l'épouse de votre fils.

Mad. DE FLORVILLE.

Quel généreux sacrifice!

LA MARQUISE.

Je ferai plus, je le déterminerai à épouser ma rivale.

Mad. DE FLORVILLE.

Madame, que ne vous devrai-je pas?

LA MARQUISE.

Mlle de Rosange est une jeune personne si parfaite; elle est si belle! mais elle n'aime point votre fils plus que la trop sensible Eugénie.

Mad. DE FLORVILLE.

Que vous me faites de mal!

LA MARQUISE.

Je vous rendrai votre fils, Madame, je le rendrai à celle qui lui est destinée.

Mad. DE FLORVILLE.

Combien vous êtes au-dessus de votre sexe! Quelle femme peut se vanter d'un trait aussi noble?

LA MARQUISE.

Votre amitié, Madame, me dédommagera de tout ce que je souffre, je vous la demande, je la mérite.

Mad. DE FLORVILLE.

Vous l'avez, Madame, puisse-t-elle compenser le sacrifice que vous voulez bien me faire. Au surplus, le Chevalier est si jeune..... il y a entre vous et lui une différence d'âge qui bientôt serait devenue plus sensible.

LA MARQUISE, à part.

L'impertinente?

Mad. DE FLORVILLE.

Avec lui vous n'auriez peut-être pas été heureuse, et qui plus que vous mérite de l'être!

LA MARQUISE.

On devrait l'être quand le cœur ne se reproche rien.

Mad. DE FLORVILLE.

Les bénédictions d'une mère vous accompagneront partout, toujours Mad. de Montalle sera l'objet de ma vénération. Ah! il fallait que des motifs aussi forts... (*A part.*) Et malgré cela je sens... (*Haut.*) Que je conçois bien maintenant l'amour de mon fils!

LA MARQUISE.

Madame, votre bonté me touche.

Mad. DE FLORVILLE.

Comptez à jamais sur mon amitié, sur ma reconnaissance.

LA MARQUISE.

Vous, Madame, comptez sur ma promesse.

Mad. DE FLORVILLE.

Traitez-moi comme une ancienne connaissance. (*en s'en allant.*) Adieu, Madame, j'attends tout de vous, amitié pour la vie.

LA MARQUISE.

Amitié pour la vie.

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE, *ensuite*.

LA MARQUISE.

La sotte femme! elle m'a mise d'une humeur... Lisette!

Lisette! allez dire qu'on ne laisse plus entrer cette femme, elle est d'une impertinence......

LISETTE.

J'y vais madame.

(Elle sort.)

LA MARQUISE.

Je dois être à faire peur, et le Comte va venir. Tâchons de l'engager à se déclarer. Cet homme est tellement maître de lui qu'on ne peut rien attendre d'un moment d'abandon.

LISETTE, rentrant.

J'ai donné la consigne. Je viens d'apercevoir l'équipage du Comte.

LA MARQUISE.

N'ai-je pas le teint bien animé?

LISETTE.

Il est d'une fraicheur......

LA MARQUISE.

Cette coiffure me va-t-elle?

LISETTE.

A ravir.

SCENE IV.

LE Comte D'OLDEMBACK, LA MARQUISE, LISETTE LAFLEUR.

LAFLEUR, annonçant.

M. le comte d'Oldemback!

LE COMTE.

Je désespérais, belle Marquise, de vous voir d'aujourd'hui; la cour et la ville, mille importuns sont arrivés chez moi; je ne pouvais m'en débarrasser.

LA MARQUISE.

Aussi, monsieur le Comte, vous êtes-vous fait attendre.

LE COMTE.

Ces gens-là se sont mis en tête que j'étais une puissance germanique, que j'avais voix à la diète, que je tenais magasins de Baronnies et de Cordons; j'ai beau leur crier: Messieurs, je ne suis qu'un bon campagnard sans ambition, sans influence, vivant paisiblement de son revenu et ne me mêlant pas des intérêts des princes, ils n'en veulent pas démordre...

LA MARQUISE.

On est fort entêté à Paris.

LE COMTE.

Vous verrez que, pour me tirer de leurs mains, je serai obligé de faire venir une attestation en bonne forme comme quoi je ne suis rien, absolument rien. Vous qui voulez bien me croire, belle marquise, qui connaissez mes goûts et mes affaires, dites-leur bien ce qu'il en est, ils ajouteront foi à vos paroles.

LA MARQUISE.

J'en doute M. le Comte, vos manières les démentiraient. Je vous crois pourtant, mais tout le monde n'est pas si confiant.

LE COMTE.

Et vous aussi, Madame, vous voulez vous réunir à mes persécuteurs.

LA MARQUISE, à Lisette.

Allez dire qu'on peut servir.

LE COMTE, à part.

Ramenons la conversation sur la fortune, et tâchons de savoir le nom du notaire. (*Haut.*) Mais je n'étais pas à la

fin de mes infortunes, j'avais terminé mon audience, puisqu'on veut absolument que j'en donne, et congédié mes solliciteurs, lorsque le duc de Trenole, contre qui les portes et les portiers sont d'inutiles sauve-gardes, entre, selon son usage, sans se faire annoncer.

LA MARQUISE.

Je le connais, il ne vient pas en visite, il y apparaît.

LE COMTE.

Il était suivi du comte de Sénor et du prince Torelli, le plus grand bavard, le plus petit esprit... mais médire devant vous, ah!.. Ces Messieurs étaient en grande discussion et depuis une heure je n'entends parler que de procès : j'avais besoin de vous voir pour dissiper les nuages qui enveloppent mon cerveau.

LA MARQUISE.

De quel procès parlaient-ils?

LE COMTE.

D'un procès dont tout Paris s'occupe, Mad. de Blaneuil plaide contre son mari pour sa dot.

LA MARQUISE.

Est-il possible qu'un vil intérêt conduise des époux devant les tribunaux !

LE COMTE.

C'est épouvantable! Il s'est élevé à ce sujet une discussion entre le prince Torelli et le comte de Sénor : il s'agissait de décider s'il valait mieux pour le bonheur des époux, en général, qu'ils fussent en communauté de biens ou séparés d'intérêts.

LA MARQUISE.

La question est intéressante en effet.

LE COMTE.

Le prince Torelli prétendait qu'il convenait qu'ils fussent séparés d'intérêts, afin, disait-il, que la fortune

entière ne pût être dissipée par l'inconduite ou l'imprudence d'un des conjoints.

LA MARQUISE.

Il supposait bien peu de raison à ses personnages.

LE COMTE.

Le comte de Sénor soutenait au contraire que tout devait être commun et la fortune entière passer au survivant...mais je vous fatigue peut-être ?

LA MARQUISE.

Point du tout, continuez, je vous en prie, quelle opinion avez-vous adoptée!

LE COMTE.

J'étais de l'avis du Comte. Selon moi, le mariage ne doit pas être une spéculation, c'est un accord parfait, une union intime, il faut que les peines comme les plaisirs soient partagés, que tous les intérêts soient confondus. Pourquoi ces distinctions choquantes, le mien, le tien!

LA MARQUISE.

Oui, il faut que tous les intérêts soient confondus, cela doit être ainsi, cela est indispensable; autrement le mariage n'est plus qu'un contrat politique et des époux divisés d'intérêts doivent l'être bientôt de cœur.

LE COMTE.

Si jamais je me marie, je ne veux pas de ces arrangemens inventés par l'égoïsme. Mon épouse possédera tout ce que je possède, tout ce qu'elle aura sera à moi.

LA MARQUISE.

Voilà une manière de voir bien noble et bien délicate. Ah! je suis entièrement de votre opinion.

LE COMTE.

Le prince Torelli a fini par y revenir, il a confessé que Sénor et moi nous avions raison.

LA MARQUISE.

Oui, parfaitement raison, il est d'ailleurs si doux d'enrichir ce qu'on aime.

LE COMTE, à part.

D'enrichir ce qu'on aime, que veut-elle dire!

LAFLEUR. Lisette rentre en même tems.

Madame la Marquise est servie.

LA MARQUISE.

Quand vous voudrez, M. le Comte, nous nous mettrons à table.

LE COMTE.

Madame, je suis à vos ordres.

(Il lui donne la main.)

SCENE V.

LISETTE.

Je ne sais pourquoi ce Comte a le don de me déplaire, malgré ses grands airs et sa grande fortune, puisqu'on veut absolument qu'il en ait une... C'est sérieusement que ma maîtresse l'aime... L'aime! Le pauvre homme!.. Comment Madame se débarrassera-t-elle du chevalier de Clarasse? Il peut nous jouer quelque mauvais tour, et si Madame n'a l'attention de le prévenir... Je crois qu'elle y travaille, mais il est bien adroit et ne donne pas facilement dans le piége. Si je connaissais moins ma maîtresse, je craindrais... Quelle sottise! Ne s'est-elle pas tirée de vingt circonstances aussi dangereuses? Quelle femme! Quel aplomp! quel génie J'en suis fière pour mon sexe. Ah! Messieurs les hommes vous êtes bien rusés, bien habiles, mais... (*On entend du bruit.*) Qui peut venir? Ah! j'ai oublié de dire que Madame était sortie pour tout le monde.

SCENE VI.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, à part.

Grand dieu, Frontin!

FRONTIN.

C'est encore moi, Lisette, tu ne t'attendais pas à me revoir aujourd'hui?

LISETTE.

Que viens-tu faire? Tu sais bien que Madame ne dîne pas ici.

FRONTIN.

Et c'est précisément pour cela que je viens, je ne suis pas seul; entrez, entrez, Messieurs!

(Plusieurs hommes entrent avec des vases et des guirlandes de fleurs artificielles.)

LISETTE.

Qu'est-ce que tout cet étalage?

FRONTIN.

Une surprise que M. le Chevalier prétend causer à Madame la Marquise, il veut profiter de son absence pour décorer sa chambre. (*Aux porteurs.*) Déposez tout cela ici... C'est bien.

(Les Porteurs sortent.)

LISETTE.

Madame ne peut sentir les fleurs artificielles.

FRONTIN.

Elle ne les sentira pas, elle les regardera.

LISETTE.

Je ne puis rien laisser déranger sans sa permission.

FRONTIN.

On ne dérangera rien. Mais comme vous recevez les gens qui vous apportent! on croirait qu'ils viennent vous demander.

LISETTE.

Allons, dépêche-toi.

FRONTIN.

Mon maître veut être seul le décorateur de ces lieux; à cet effet il arrive sur mes pas.

LISETTE, à part.

Je m'en doutais, ce jour n'est pas heureux pour Madame. (*haut.*) Ecoute, Frontin, je te parle franchement, si tu voulais m'obliger, tu engagerais ton maître à remettre son projet à demain.

FRONTIN.

Pourquoi cela?

LISETTE.

J'ai tant d'ouvrage aujourd'hui.

FRONTIN.

C'est l'affaire d'un moment.

LISETTE.

Enfin, aie cette complaisance, c'est un service que tu me rendras.

FRONTIN, à part.

Il y a encore quelque chose là-dessous. (*Haut.*) ma foi, mon maître va venir, tu lui parleras toi-même.

LISETTE.

Mais quand une fois il sera ici.

FRONTIN.

Mademoiselle Lisette, vous êtes une rusée; je veux être damné s'il ne se trame pas ici quelque chose contre notre honneur.

LISETTE.

Tu es fou, que veux-tu qu'on trame?

FRONTIN.

Ta maîtresse est allée dîner en ville?

LISETTE.

Certainement; ne l'a-t-elle pas dit devant toi?

FRONTIN.

Et moi je soutiens, simple et innocente colombe, que vous mentez impudemment, que votre maîtresse est ici, et qu'elle n'y est pas seule.

LISETTE.

Quelle indignité! soupçonner la vertu d'une femme dont la réputation est si bien établie!

FRONTIN.

La réputation! la réputation! on sait comment cela se fabrique à Paris. Non, votre maîtresse n'est pas seule ici.

LISETTE.

Avec qui veux-tu qu'elle soit?

FRONTIN.

Avec qui? Que sais-je moi?.. Avec le chevalier de Clarasse, le comte d'Oldemback ou tout autre que je ne connais pas: n'avez-vous pas là (*Il montre le jardin.*) une petite porte pour les incognito?

LISETTE.

Elle est condamnée, vous le savez bien. Que vous êtes un méchant homme! vous méconnaissez les bontés de Madame, et ne cherchez qu'à la calomnier.

FRONTIN.

Je cherche à voir et je vois. J'avais cru jusqu'à présent, comme tout Paris, à vos hautes vertus et j'étais presque aussi sot que mon maître......

LISETTE.

L'horrible personnage !

FRONTIN.

Mais depuis la belle promenade qu'on nous à fait faire ce matin , j'ai bien changé d'avis. Vous avez beau dire, ce n'est pas sans raison qu'on nous a envoyés si loin.

LISETTE.

Soyez sûr que j'instruirai Madame de toutes les méchancetés que vous débitez sur son compte.

FRONTIN.

Fais-lui ce plaisir-là. Au surplus, mon maître est si bien aveuglé que mes méchancetés ne vous font pas grand tort il verrait, qu'il ne croirait pas.

LISETTE.

Et que pourrait-il voir , ton maître ?

FRONTIN.

Parbleu ! madame la Marquise à table en tête à tête avec un autre !

LISETTE.

Qui ose soutenir cela ?

FRONTIN.

Moi. Oui en tête à tête , et je mettrais ma main au feu qu'elle persuadera Monsieur que c'est par amour pour lui. Ta maitresse est une femme prudente, elle n'aime pas à recevoir deux amans à la fois. Mais voici Monsieur , tu t'expliqueras avec lui.

SCENE VII.

Les Précédens, FLORVILLE.

FLORVILLE.

A-t-on exécuté mes ordres, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, il y a une grande demi-heure que je suis ici.

LISETTE.

Et il y a une grande demi-heure qu'il tient sur le compte de Madame les propos les plus déplacés.

FLORVILLE.

Comment ! après les bontés...

FRONTIN.

Des propos déplacés ?... voilà une atroce calomnie! Monsieur, je vous en fais juge : je disais qu'un homme était bien heureux d'être aimé d'une aussi belle personne que Madame.

FLORVILLE.

Si ce n'est que cela.

FRONTIN.

Ah! j'ajoutais, (excusez, Monsieur, ma témérité,) que si au lieu d'être le pauvre Frontin, j'étais un grand seigneur, je pourrais bien être votre rival.

FLORVILLE, riant.

Mon rival, toi !

FRONTIN.

Je disais aussi que Madame serait bien désolée d'avoir été dîner en ville quand elle saurait que vous êtes venu; enfin je disais...

FLORVILLE.

Je ne vois pas grand mal à tout cela, Lisette.

LISETTE.

L'impudent menteur !

FRONTIN.

Ah! je disais aussi, Monsieur, que Madame était bien heureuse d'avoir à son service une fille qui avait eu le bonheur d'arriver à un âge mûr sans qu'on ait eu le moindre petit écart à reprocher à sa vertu.

LISETTE, à part.

L'insolent !

FLORVILLE.

Oui, Lisette est une fille respectable. Je veux quelque jour, ma chère Lisette, te donner Frontin.

LISETTE.

Le joli cadeau!

FRONTIN.

J'aime autant que vous lui donniez autre chose.

FLORVILLE.

Mais songeons à notre arrangement; j'ai profité de l'absence de ta maîtresse, pour lui ménager une petite surprise.

LISETTE.

Que ces fleurs sont belles! quel éclat! quelle fraîcheur! Ah! que Madame sera contente! je les lui remettrai de votre part. Bonjour, monsieur le Chevalier.

FLORVILLE.

Un moment, je veux moi-même ranger tout cela; c'est le seul moyen d'y donner quelque prix.

FRONTIN.

C'est ce que je disais.

FLORVILLE.

Mène-moi dans le sanctuaire de l'innocence et de la beauté, dans la chambre de ta maîtresse.

FRONTIN.

Allons, vîte, mène-nous dans le sanctuaire de l'innocence.

FLORVILLE.

Vois-tu?... ces roses garniront le lit, et formeront une couronne; ces immortelles entoureront son portrait, et ces lys, symbole de sa candeur, seront placés sur sa toilette.

LISETTE.

Cela sera charmant.

FLORVILLE.

Eugénie ! c'est dans un temple que l'on devrait t'a
Allons, ne perdons pas de temps.

LISETTE.

Mais, Monsieur, je crains que Madame ne se
contre moi : vous savez qu'elle a toujours refusé c
vous lui avez offert.

FRONTIN.

Oui d'abord, mais elle a fini par recevoir.

FLORVILLE.

Lisette, au terme où nous en sommes, on peut se
mettre cette petite galanterie sans blesser sa délicat
va, ne crains rien, je réponds de tout.

LISETTE.

Aujourd'hui j'ai tant d'occupations ; si vous po
remettre cela à demain, Madame doit sortir de
matin.

FLORVILLE.

C'est l'affaire d'un instant ; viens donc.

LISETTE.

Mon dieu ! qu'ai-je fait de la clef de la chamb
Madame !

FRONTIN, en montrant la poche du tablier.

Tiens, elle est là.

LISETTE.

L'aurais-je égarée !

(Elle cherche.)

FRONTIN.

Tu l'auras laissée à la porte, j'y vais voir.

LISETTE.

No n, non ; elle doit être ici.

FLORVILLE.

Tâche de la retrouver.

FRONTIN.

Tandis qu'elle la cherchera, vous pourriez, Monsieur, puisqu'il doit vous rester des guirlandes, en placer quelques-unes dans la salle à manger.

FLORVILLE.

Cela n'irait peut-être pas mal, essayons.

LISETTE.

Fi donc! dans le petit cabinet qui est au fond du jardin, cela irait beaucoup mieux. (*A part*) Le dîner doit approcher de sa fin.

FRONTIN, à part.

On veut nous éloigner. (*Haut*) Des fleurs artificielles dans un jardin, on se moquerait de nous.

FLORVILLE.

Allons donc, Lisette; je brûle d'impatience de voir l'effet de mes guirlandes.

FRONTIN, écoutant.

Monsieur, n'entendez-vous pas un bruit d'assiettes? Il semble qu'on dîne dans la salle à manger.

FLORVILLE.

Oui... en effet... Est ce que vous avez quelqu'un?

LISETTE.

Ce sont les domestiques, sans doute, qui ont profité de l'absence de madame pour inviter quelques amis.

FRONTIN.

Et ils m'ont oublié, moi, dans leurs invitations: les malhonnêtes! si jamais je traite mes amis dans l'absence de Monsieur, ils peuvent être certains qu'ils n'en seront pas. Je vais voir pourtant; et s'ils ne sont qu'au second service...

LISETTE.

Non, reste.

FLORVILLE.

Je vois que vous êtes en fête ici; voilà pourquoi tu voulais me renvoyer.

LISETTE.

Il est vrai, Monsieur.

FLORVILLE.

Que ne me l'as-tu dit de suite ?

FRONTIN, à part.

Croirait-il à ce conte, par hasard?

LISETTE.

Madame nous a permis, pendant qu'elle dînait en ville, de célébrer la fête de Jacques le cuisinier.

FRONTIN.

La fête de Jacques le cuisinier. Certainement voilà un homme qu'on ne peut trop fêter ; Monsieur, c'est à la cuisine, qu'il faut aller mettre toutes nos guirlandes.

FLORVILLE.

Allons, je ne veux pas troubler votre partie; je reviendrai demain.

FRONTIN.

Ce serait fait en un instant.

FLORVILLE.

N'importe. Mais cache bien tout cela, que ta maîtresse n'en voie rien.

LISETTE.

Monsieur, vous pouvez en être assuré.

FLORVILLE.

A quelle heure madame la Marquise sortira-t-elle ?

LISETTE.

Demain?... à neuf heures, je crois, elle doit quêter.

(On entend un éclat de rire.)

FLORVILLE, avec surprise.

N'entends-je pas la voix de ta maîtresse?

LISETTE.

Je n'ai rien entendu.

FRONTIN.

Si fait, car tu as fait la grimace.

FLORVILLE.

Serait-elle déjà rentrée? Je vole à ses genoux.

FRONTIN, à part.

Il pourrait trouver la place prise.

SCENE VIII.

Les Précédens, LE COMTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à part.

Le Chevalier!...

FLORVILLE.

Grand dieu!

LISETTE, à part.

Ce n'est pas ma faute.

FRONTIN, à Lisette.

Ah! monsieur le Comte était aussi à la fête du cuisinier.

LE COMTE.

Il n'est pas possible, Madame, d'avoir une maison mieux tenue, et d'en faire les honneurs avec plus de grâce.

LA MARQUISE.

Vous nous avez trouvés encore à table, M. le Chevalier; pourquoi donc n'êtes-vous pas venu plutôt?

FLORVILLE, balbutiant.

Madame... la Marquise.

LE COMTE, à part.

Je sais enfin le nom de son notaire..

(La Marquise parle bas, à Florville.)

FRONTIN, à part à Florville.

Monsieur, allons-nous en.

FLORVILLE.

Malheureux Florville!

LE COMTE, apercevant les guirlandes.

Que de jolies choses! Vous voulez faire de votre maison, belle Marquise, un temple de Flore.

LA MARQUISE.

On a donc apporté... (*à part à Lisette*) Qu'est-ce que cela?

LISETTE, à part à la Marquise.

Un présent du Chevalier.

LA MARQUISE, au Comte.

Ce sont quelques arrangemens que j'avais projetés. (*à part au Comte.*) Ou plutôt, j'avais pris ce moyen pour secourir une famille infortunée sans la faire rougir. Si vous aviez aussi besoin de fleurs.

LE COMTE.

Mais oui, volontiers; Monsieur est l'ouvrier peut-être?.. C'est très-bien.

LA MARQUISE.

C'est monsieur le chevalier de Florville que j'ai l'honneur de vous présenter.

LE COMTE.

Ah! pardon, monsieur; je me félicite de cette rencontre.

FLORVILLE.

Monsieur!

LE COMTE, à part.

C'est l'amoureux, je m'en doutais; il n'a pas l'air fort enchanté de me trouver ici.

LA MARQUISE, à part à Florville.

Remettez-vous; vous me compromettez horriblement.

FLORVILLE, à part.

Perfide Eugénie !

LA MARQUISE, à part au Comte.

C'est le fils d'une de mes amies; il débute dans le monde, je vous le recommanderai.

LE COMTE.

Monsieur, si mes services pouvaient vous être agréables.

FLORVILLE, fièrement.

Monsieur, je vous suis obligé.

LA MARQUISE, à Florville.

C'est monsieur le comte d'Oldemback. (*bas à Florville.*) Un personnage fort ridicule.

FRONTIN, à part.

Elle a beau faire, mon maître commence à y voir clair.

LE COMTE.

Monsieur habite-t-il ordinairement Paris ?

FLORVILLE.

Monsieur... (*à part*) Quel martyre !

LE COMTE, bas à la Marquise.

Ce Chevalier, à ce qu'il paraît, n'est pas très expansif.

LA MARQUISE, bas au Comte.

Il est timide; c'est un sujet assez ordinaire d'ailleurs. (*Haut*) Ces fleurs sont vraiment charmantes, quelle fraîcheur ! quel naturel !

LE COMTE.

Elles ont même du parfum.

(Il les examine.)

LA MARQUISE, à part à Florville.

C'est vous qui m'apportez ces fleurs; oui, je ne puis en douter : quelle aimable attention ! (*Haut*) Avec quel art on fait toutes ces choses maintenant ! nous sommes dans le siècle des prodiges.

LE COMTE.

Oui, l'industrie est poussée bien loin en France.

(Le Comte continue à considérer les fleurs.)

LA MARQUISE, à part à Florville.

Ne boudez donc pas ainsi; que voulez-vous que cet homme pense? Je vous expliquerai tout.

LE COMTE, à part.

Cette femme a bien du manège.

LA MARQUISE.

Comment placerons-nous ces guirlandes?

LE COMTE.

Voilà de quoi garnir tout un boudoir; cela sera délicieux.

LA MARQUISE.

Donnez-moi donc aussi votre avis, monsieur le chevalier.

FLORVILLE.

Hélas!

LA MARQUISE, à part à Florville.

Qu'avez-vous donc? le Comte peut-il vous causer de l'inquiétude? Que vous êtes enfant!

LE COMTE, lisant sur un des vases.

Amour pour la vie!

LA MARQUISE.

C'est une plaisanterie!

LE COMTE.

Lisez vous-même, belle Marquise. Vous avez là des ouvriers bien galants. (*A part.*) C'est un présent du petit chevalier.

LA MARQUISE.

C'est vraiment singulier. Qui aura pu?...

LE COMTE.

Permettez-moi, belle Marquise, de profiter de la cir-

constance et de vous présenter ce vase qui dit de si jolies choses et de si grandes vérités.

FLORVILLE, à part.

Que je souffre!... Elle le reçoit!

LE COMTE.

Peut-être ferons-nous encore quelque nouvelle découverte. Voyons.

(Il regarde les vases.)

LA MARQUISE, à Florville, à part.

Voyez à quoi vous m'exposez par votre imprudence. Ah! Chevalier, Chevalier! est-ce là le prix de l'amour le plus tendre?

LE COMTE, à la Marquise, à part.

Ce Chevalier paraît vous intéresser.

LA MARQUISE, au Comte, à part.

Je lui demandais des nouvelles de sa mère que j'aime beaucoup; quant à lui, c'est un être fort peu dangereux, je vous jure. (*Haut*) Eh bien! Monsieur le Chevalier, vous ne voulez donc pas me donner votre avis sur ces fleurs?

FLORVILLE.

Elles sont charmantes, mais elles sont fausses.

LE COMTE riant à part.

Je crois que le petit lui lâche des épigrammes.

LA MARQUISE.

Est-il des charmes sans la vérité?

LE COMTE, à part.

Il est près de sept heures; tâchons de voir le notaire ce soir, et d'avoir des renseignemens sur la fortune.

LA MARQUISE, à Florville, à part.

Cruel! que vous m'avez fait de mal.

LE COMTE, à Frontin.

Voulez-vous voir, mon ami, si mes gens sont là.

LA MARQUISE.

Allez, Lisette.

FRONTIN.

Reste, j'y vais.

LISETTE.

Je n'ai pas besoin de tes services.

(Ils sortent tous deux.)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE COMTE, FLORVILLE.

LA MARQUISE.

Quoi, M. le Comte, vous voulez déjà nous quitter !

LE COMTE.

Belle Marquise, c'est toujours avec regret que l'on s'éloigne de vous, mais quelques affaires. . .

LA MARQUISE.

Je comptais vous avoir toute la journée.

FLORVILLE, à part.

Elle veut le retenir.

LE COMTE, à part, à la Marquise.

Serez-vous visible demain matin ?

LA MARQUISE, à part, au Comte.

Je vous recevrai toujours avec plaisir.

LE COMTE, à part, à la Marquise.

Nous n'aurons plus votre Chevalier boudeur.

LA MARQUISE, à part, au Comte.

Selon toute apparence.

LAFLEUR.

La voiture de M. le Comte est arrivée.

LE COMTE.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages. (*à Florville*) Enchanté, Monsieur, d'avoir fait votre connaissance.

SCENE X.

LA MARQUISE, FLORVILLE.

LA MARQUISE, avec vivacité.

Ah! Chevalier, Chevalier! il faut avouer que votre conduite est inexcusable. Me compromettre à ce point aux yeux d'un homme que je connais à peine, d'un homme qui voit tout Paris, et qui passe pour méchant. Que va-t-il penser? que va-t-il dire? Le Chevalier de Florville est tous les jours chez la marquise de Montalle, il lui fait accepter ses présens, il boude parce qu'elle cause avec d'autres. Le chevalier de Florville est l'amant heureux de la marquise de Montalle, voilà ce qu'on va répéter demain dans vingt salons! Et mes regards et mon émotion qui me trahissaient... Malheureuse Eugénie! je suis perdue!

FLORVILLE.

Cruelle! vous m'avez trompé.

LA MARQUISE.

Ingrat! vous, pour qui je me perds, osez-vous bien me soupçonner! Chevalier, je vous aime, mais l'injustice finit par révolter. Vous méconnaissez ce cœur que vous déchirez, ou vous ne savez pas l'apprécier; si vous le connaissiez, écouteriez-vous d'injustes soupçons?

FLORVILLE.

D'injustes soupçons! ah! plût au ciel!

LA MARQUISE.

Mais de quoi m'accusez-vous ? quel est mon crime ? Parlez !

FLORVILLE.

Votre cœur ne vous reproche-t-il rien ?

LA MARQUISE.

Que ne pouvez-vous y lire ! le jour n'est pas plus pur. Hélas ! quel avenir me préparez-vous, Chevalier ? Les circonstances les plus naturelles, les démarches les plus innocentes sont regardées par vous comme des crimes ; votre âme jalouse et soupçonneuse ne voit partout que trahison. Je suis simple et sans détour, nos caractères diffèrent trop. Ce n'est point un appui, ce n'est pas un ami que je trouverais en vous, c'est un tyran. Il faut renoncer l'un à l'autre ; malheureuse Eugénie !

FLORVILLE.

Renoncer l'un à l'autre ! .. Dieu !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'un amour qui n'est pas fondé sur l'estime. Si vous m'estimiez, ingrat ! me réduiriez-vous à me justifier ? Plein d'une douce confiance, ne diriez-vous pas : Eugénie m'aime puisqu'elle me le dit.

FLORVILLE.

Eugénie m'aime ! . .

LA MARQUISE.

Et vous, si vous m'aimiez, seriez-vous le bourreau d'un cœur dont le seul crime est d'être trop sensible ?

FLORVILLE.

Engénie !

LA MARQUISE.

Pourquoi voudrais-je vous tromper ? quel serait mon dessein, mon but ? .. Si je ne vous aimais pas, qui m'o-

bligerait à feindre ? O le plus injuste ! ô le plus aveugle de tous les hommes ! crois-tu donc que ces larmes que fait couler ton ingratitude sont aussi une ruse, un prestige ? . . infortunée ! . .

(Elle pleure.)

FLORVILLE.

Pardonnez, pardonnez, Eugénie.

LA MARQUISE.

Pardonner ! . . et dans un instant, peut-être, de nouveaux soupçons. . .

FLORVILLE.

Non, non, je reconnais mon injustice. Eugénie ! ne oyez pas inexorable.

LA MARQUISE.

Ah ! quel empire exercez-vous sur moi ! malgré vos affreux procédés, je ne puis refuser ce pardon; Florville, le méritez-vous ?

FLORVILLE.

J'en suis indigne autant que vous êtes généreuse. Mais, dites-moi, dites-moi que tout est oublié !

LA MARQUISE, tendrement.

Oui, tout est oublié !

FLORVILLE.

Mon amie, terminez mes tourmens; marchons à l'autel.

LA MARQUISE.

Chevalier, le tems n'est pas encore venu ; ne parlons pas de bonheur, mon cœur est si troublé. . . . Vous ne connaissiez pas le comte d'Oldemback ?

FLORVILLE.

J'en ai entendu parler.

LA MARQUISE.

Sa conversation est bien fatigante, j'ai été forcée, par

une circonstance assez singulière, de le garder à dîner, et j'ai manqué à une invitation que je m'étais fait un devoir d'accepter.

FLORVILLE.

Laissons cela, Eugénie, je vous en supplie; une seule de vos larmes suffit pour me persuader.

LA MARQUISE.

Eh bien! n'en parlons plus. Ce Comte connaît tout le monde, je ne sais combien d'histoires il m'a racontées; il vient d'arriver quelque chose de bien fâcheux à cette pauvre demoiselle de Rosange.

FLORVILLE.

Mademoiselle de Rosange!

LA MARQUISE.

Une aventure horriblement scandaleuse. Quelles sont funestes les suites d'une mauvaise éducation! C'est une jeune personne perdue.

FLORVILLE.

Mademoiselle de Rosange! Mais c'est ma parente. Que lui est-il donc arrivé?

LA MARQUISE.

Votre parente! ah! quelle imprudence!

FLORVILLE.

Je vous en prie, ne me cachez rien; cette affaire me touche plus que vous ne pensez.

LA MARQUISE.

Non, c'est déjà un tort d'en avoir parlé, j'en suis au désespoir.

FLORVILLE.

Je vous en supplie, dites donc.

LA MARQUISE.

Non, je ne puis, j'en ai beaucoup trop dit, je me reprocherais toute ma vie...

FLORVILLE.

Je suis plus intéressé que personne à connaître. . .

LA MARQUISE.

C'est sans doute un faux bruit, on est si méchant !

FLORVILLE.

Si vous saviez le motif de ma prière !

LA MARQUISE.

Quelle faute ! . . c'est une calomnie sans doute.

FLORVILLE.

De grâce !

LA MARQUISE.

Non. (*avec réflexion*) Au moins, promettez-moi de n'en parler à qui que ce soit.

FLORVILLE.

Je le promets.

LA MARQUISE.

Ah ! Dieu ! qu'exigez-vous ?

FLORVILLE.

Eugénie, il est du plus grand intérêt pour moi d'approfondir cette affaire. Parlez. . .

LA MARQUISE, après avoir hésité.

Non, non; c'est un faux bruit, un mensonge, une méchanceté. Chevalier, si vous voulez me rendre le repos, jurez-moi de ne jamais ouvrir la bouche sur ce qui vient de m'échapper.

FLORVILLE.

Mais il faut que je sache. . .

LA MARQUISE.

Je l'exige.

FLORVILLE.

Eh quoi ! . .

LA MARQUISE.

Je vous en prie.

FLORVILLE.

Vous m'en priez ! . . il le faut donc, je le jure.

LA MARQUISE.

Ce serment tranquillise mon cœur.

FLORVILLE.

Il est sept heures et demie, il fait jour encore ; venez aux Champs-Élysées.

LA MARQUISE.

Je suis si fatiguée.

FLORVILLE.

Si vous me refusez, je croirai que vous m'en voulez encore.

LA MARQUISE.

Eh bien ! j'accepte, mais je veux rentrer de bonne heure, je suis souffrante.

FLORVILLE, *à part.*

Heureux Florville ! tout est donc oublié.

LA MARQUISE.

Je vais mettre un chapeau.

SCENE XI.

FLORVILLE, FRONTIN *ensuite.*

FLORVILLE.

La soupçonner ! ah ! que l'amour rend injuste ! Quelle bonté ! elle me pardonne. Mon cœur ne l'oubliera jamais ! Frontin, Frontin. . .

FRONTIN.

Monsieur ?

FLORVILLE.

Tu m'attendras ici, je vais sortir avec la Marquise, vant neuf heures, je serai rentré.

FRONTIN.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas brouillé avec madame la Marquise ?

FLORVILLE.

Comment brouillé ? Il est vrai qu'après ma conduite ridicule, je ne méritais pas qu'elle me pardonnât !

FRONTIN.

Qu'elle vous pardonnât ?

FLORVILLE.

Sans doute.

FRONTIN.

Comment, Monsieur, Madame la Marquise vous a pardonné !

FLORVILLE.

Oui, te dis-je.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, monsieur, permettez-moi une fois de vous parler franchement. N'êtes-vous pas honteux de vous laisser ainsi mener comme un enfant, lorsque vous avez sujet de...lorsqu'enfin vous avez vu de vos yeux...c'est à vous que l'on pardonne.

FLORVILLE.

M. Frontin, voulez-vous rester avec moi?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, certainement; vous êtes un si bon maître.

FLORVILLE.

Souvenez-vous donc bien que si vous vous avisez encore de calomnier madame la Marquise, je vous chasse.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, au nom du ciel, daignez tenir un moment les yeux ouverts.

FLORVILLE.

Frontin, je vous le répète, je vous chasse si vous dites un mot de plus; et personne au monde, la marquise ellemême, ne pourrait obtenir votre grâce.

LAFLEUR.

Madame la marquise attend M. le Chevalier.

FLORVILLE.

Je cours la rejoindre.

SCÈNE XII.

FRONTIN, *seul.*

Quelle bonne pâte d'homme! ah! celui-là mérite bien...Non, morbleu! cela ne sera pas; pour l'honneur de l'humanité je veux confondre ces deux pestes. Il ne se passe pas un quart-d'heure qu'il ne se commette ici quelque iniquité. Ecoutons, examinons...Je suis sûr que bientôt nous découvrirons encore quelque chose. Mais si je suis apperçu de la fidelle Lisette, elle ne manquera pas de me chercher chicane pour me donner de l'occupation. Si je pouvais me cacher quelque part. (*Il regarde.*) Allons voir dans le jardin.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Il fait nuit.)

FRONTIN.

Victoire enfin, victoire! Je vous tiens, mes belles dames; nous allons voir comment vous vous tirerez de là; j'avais prévu le coup, je n'ai pas eu besoin d'attendre long-tems. Cette petite porte est condamnée, me disait cette honnête Lisette. Ah! elle est condamnée, mademoiselle, et pourquoi donc viens-je d'y voir passer un homme? (*Il imite la voix de Lisette.*) Un homme! fi l'horreur! quel mensonge! quelle calomnie! — Un mensonge, une calomnie! — Ah! c'est une calomnie! voulez-vous me faire le plaisir de regarder cela? — Eh bien! c'est une clef. — Oui, mademoiselle, c'est une clef... avec cette clef, cet homme a ouvert la porte, et par cette porte, cet homme est entré; après quoi il a eu bien soin de la refermer en dedans, et il l'a fait sans embarras, sans inquiétude, comme un véritable habitué de la maison; mais le ciel, qui heureusement protège de temps en temps l'innocence, a voulu qu'on laissât cette clef dans la serrure, sans doute crainte de la perdre, c'est si facile dans certaines occasions. Mon beau monsieur, qui que vous soyez, vous ne sortirez plus par la même porte sans ma permission, et je vous réponds d'y avoir l'œil. Je croyais

ı maître rentré. Qu'il me tarde de le voir arriver! sans te il va croire encore qu'un individu qui s'introduit à f'heures du soir, enveloppé dans un grand manteau, une porte de derrière dont il a la clef, vient de e une visite de cérémonie... ou bien ce sera peut-être ·lqu'acte de bienfaisance. Morbleu! s'il n'est pas con- ıcu cette fois, je le tiens pour un homme coiffé à tout ıais...Quel est donc le quidam qui vient d'entrer? se- -ce le Comte ou Clarasse? c'est ce que je n'ai pu re- ınaître. On vient; taisons-nous.

SCÈNE II.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, à part.

Clarasse est dans le pavillon du jardin. (*Haut en ap- cevant Frontin*) Que fais-tu là?

FRONTIN.

J'attends mon maître.

LISETTE.

Il ne peut pas tarder à rentrer.

FRONTIN.

Il faut vraiment que madame la marquise soit bien nne pour pardonner à monsieur de Florville; elle a ›ntré ce soir une indulgence extraordinaire.

LISETTE, à part.

D'où lui vient ce ton goguenard? (*Haut.*) Il en faut aucoup avec votre maître; il est d'une jalousie si ridi- le.

FRONTIN.

Tu ne serais pas si douce, j'en suis sûr : si je m'avisais bouder parce que Lisette ferait la conversation avec un tre, je crois que la punition suivrait de près l'offense.

LISETTE.

Je n'aime pas les boudeurs.

SCÈNE III.

Les Précédens, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Mademoiselle Lisette, voici une lettre; elle est de l'homme d'affaires de madame la Marquise. On attend la réponse ce soir.

LISETTE.

C'est bien ; Madame va rentrer.

FRONTIN.

Ecoute donc, Lafleur? Jacques, le cuisinier, a-t-il été content de la petite fête qu'on lui a donnée.

LAFLEUR.

Quelle fête?

FRONTIN.

Tiens, demande à Lisette ; c'est elle qui avait organisé cela ; elle s'entend on ne peut mieux à donner des fêtes. Quand ce sera la tienne, tu verras.

LAFLEUR, *étonné.*

Tu te moques de moi ; adieu.

SCENE IV.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *à part.*

Que je voudrais voir chasser ce Frontin là.

FRONTIN.

Je te l'avouerai, Lisette, je suis entièrement revenu sur le compte de ta maîtresse.

LISETTE.

C'est fort heureux.

FRONTIN.

J'avais eu tort de croire qu'elle n'aimait pas sincère mon maître.

LISETTE, à part.

Aurait-il découvert quelque chose?

FRONTIN.

C'est une femme comme il y en a peu.

LISETTE.

Qu'as-tu fait pendant toute la soirée?

FRONTIN.

Belle demande! j'ai pensé à toi.

LISETTE.

Viens-tu du jardin?

FRONTIN.

Non, je crains le serein. Cependant nous irons y un tour si tu veux.

LISETTE.

Non. (*à part*) Il ne sait rien.

FRONTIN.

J'entends une voiture? c'est ta maîtresse sans dout

LISETTE, regardant à la croisée.

Oui.

FRONTIN, à part.

On va nous envoyer coucher, mais nous reviendr

SCENE V.

LA MARQUISE, FLORVILLE, FRONTIN, LISE

FLORVILLE.

Que cette soirée s'est écoulée rapidement!

LA MARQUISE.

En effet.

FLORVILLE.

Le demi-jour, la solitude, le calme de la nuit, tout, Eugénie, me transportait, me ravissait!

FRONTIN, à part, se frottant les mains.

Que je vais avoir de plaisir !

FLORVILLE.

Les doux sons de votre voix ont laissé dans mon âme une impression...

LA MARQUISE.

Vous m'aimiez un peu ce soir.

FLORVILLE.

Ah! chère Eugénie, mon âme est embrasée! Faut-il donc me séparer de vous?

LA MARQUISE.

Oui, Chevalier, il le faut... jusqu'à demain. Allez... mon cœur vous suivra : adieu!

FLORVILLE.

Adieu! mot cruel! Ah! que ne sommes-nous à demain!

LA MARQUISE.

Mon ami, du courage.

FLORVILLE.

Hélas!

LA MARQUISE.

Il m'en faut autant qu'à vous. Séparons-nous, Chevalier; songez qu'il ne doit pas être trop tard quand vous sortez de chez moi.

FLORVILLE.

Dieu me préserve, Eugénie, de vous causer le moindre chagrin! Adieu.

LA MARQUISE, avec tendresse.

Je puis redire à présent la jolie devise de vos fleurs : amour pour la vie! Adieu!

FLORVILLE.

Oui, oui; amour pour la vie. Adieu, adieu !

FRONTIN, à part.

Oui, amour pour la vie! je t'en souhaite. Bientôt, grâce à la clef, tu nous reverras.

(Ils sortent.)

SCENE VI.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Clarasse est-il venu?

LISETTE.

Oui, Madame; il est dans le pavillon du jardin; je vais le chercher.

LA MARQUISE.

Non, attends que Florville soit éloigné.

LISETTE.

Je n'y songeais pas. Ces amoureux sont si sujets à revenir, qu'on ne sait jamais quand ils sont partis. Voici une lettre qu'on a apportée ce soir de la part de votre homme d'affaires.

LA MARQUISE.

Donne.

(Elle lit.)

« Un homme de quarante ans environ, portant un habit brun, d'une tournure distinguée, ayant un léger accent allemand, et que je crois être le comte d'Oldemback, sur la famille et la fortune duquel j'ai donné des renseignemens à madame la Marquise, s'est présenté ce soir chez moi avec une lettre d'un de mes confrères. Il desirait connaître quels sont les biens de madame. Madame la Marquise sait comme moi que les dettes excèdent

de beaucoup le fonds. Cependant, comme je suis censé ignorer que ces dettes existent, et qu'il pourrait être avantageux pour madame que sa fortune parût intacte, j'ai renvoyé ce monsieur à demain matin. J'attendrai les ordres de madame la Marquise. »

J'ai l'honneur, etc., etc. DUMONT.

Monsieur le Comte est prudent, car c'est lui, je n'en puis douter. Mais comment a-t-il pu connaître l'adresse de mon homme d'affaires ? Ah ! je me souviens de l'avoir nommé devant lui. Lisette, une plume et de l'encre. (*Elle écrit.*) « Je remercie monsieur Dumont de l'avis qu'il a bien voulu me donner, je le prie de faire connaître à la personne en question l'état exact de mes biens. Quant aux dettes, je pense, puisque c'est l'avis de M. Dumont, qu'il sera inutile d'en parler. Il peut compter sur ma reconnaissance. » Lisette ! appelle Lafleur ! Ah ! monsieur le Comte, vous êtes intéressé ! cela prouve au moins que vous êtes riche. (*Lafleur entre.*) Allez vîte, chez M. Dumont, mon homme d'affaires; remettez-lui cette lettre. (*Lafleur sort.*) Lisette, va maintenant prévenir M. le chevalier de Clarasse, qu'il peut venir.

LISETTE.

Il doit s'impatienter; j'ai craint qu'il ne fit quelque coup de sa tête.

SCENE VII.

LA MARQUISE, *seule*.

Monsieur Dumont est un homme précieux. Clarasse va paraître ; c'est un être bien dangereux. Il faut

retirer mes lettres à tout prix, et nous en débarrasser ensuite.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, CLARASSE.

CLARASSE.

Y aurait-il maintenant au monde des gens assez iniques pour dire du mal de moi, après le trait sublime dont votre jardin vient d'être témoin. Une heure, une heure entière d'attente et de prudence. Ah ! que l'ascendant de la vertu est puissant.

LA MARQUISE.

Comment, depuis une heure vous êtes dans le pavillon ! Que j'en suis désolée.

CLARASSE.

Mais, Marquise, c'est un oratoire, une grotte d'anachorette, une véritable Thébaïde que votre pavillon. Morbleu ! le charmant local pour faire pénitence ! Il n'y manque qu'une haire et une discipline. Y enfermez-vous souvent vos amis; deux tabourets de cuir et un canapé de paille, le tout réchauffé du clair de la lune, et égayé par deux grands tableaux de martyrs; quelles gentillesses ! Dites-moi donc quel est le tapissier qui a imaginé cette nouvelle espèce de boudoir.

LA MARQUISE.

Toujours, toujours moqueur.

CLARASSE.

Mais non, c'est que je vois que c'est avec toutes les raisons possibles qu'on vous appèle cruelle. Je sais maintenant à quel régime il faut mettre le public.

LA MARQUISE.

Vous m'impatientez.

CLARASSE.

Ecoutez! moi qui n'entends rien, absolument rien à la vertu, et qui ne suis qu'un samaritain, un pauvre pécheur, je vais cependant vous indiquer une bonne œuvre. La vérité sort quelquefois de la bouche des petits.

LA MARQUISE.

Voyons.

CLARASSE.

C'est de faire rembourrer vos tabourets et votre canapé : n'est-ce pas là de l'amour du prochain?

LA MARQUISE.

Que vous méritez peu celui qu'on a pour vous! que de persifflages! que de méchancetés! que d'impertinences même pour me punir de vous avoir fait attendre quelques minutes, lorsque moi, pendant des années entières... Si je vous disais tout ce que j'ai souffert, vous ne le croiriez pas.

CLARASSE.

Je ferai semblant, dites toujours.

LA MARQUISE.

Ah! Chevalier, j'ai pu être légère, inconsidérée, mais dès l'instant que je vous vis, mon cœur fut fixé pour jamais. Un changement subit s'opéra en moi. Si j'ai quelques vertus, c'est à vous seul que je les dois.

CLARASSE.

Madame, faites-moi le plaisir de répéter cela de tems en tems dans le monde, pour faire rougir les méchants qui me calomnient, et engager les dames légères, inconsidérées, étourdies même, à venir à mon école prendre quelques vertus.

LA MARQUISE.

Oui, Chevalier, on vous calomnie. Par combien de belles qualités ne rachetez-vous pas quelques défauts. Si

vous n'étiez qu'un homme ordinaire, auriez-vous pu me fixer? Ne le croyez pas. Je sais vous apprécier ; malgré les propos du monde, je l'ai toujours su, je vous l'écrivais dans un tems où déjà trop sûre de votre inconstance... (*Elle soupire.*) M'avez-vous rapporté mes lettres?

CLARASSE.

Je suis homme de parole.

LA MARQUISE.

Donnez donc?

CLARASSE.

Un moment! savez-vous que j'agis comme un écolier et que je fais une sottise.

LA MARQUISE.

N'êtes-vous pas sûr de mon cœur, n'est-il pas tout à vous? Cher Clarasse, on n'aime qu'une fois, et c'est vous qui avez allumé dans mon cœur le véritable amour.

CLARASSE.

C'est galant, très-galant. Ce sont vos lettres qui me valent cela. N'est-ce pas être bien fou que de me défaire d'un talisman qui fait dire de si jolies choses et par une si jolie bouche.

LA MARQUISE.

Remettez-moi mes lettres ; tant que vous les aurez, vous ne croirez pas à la sincérité de mon attachement.

CLARASSE.

Les voici. (*Il les lui montre*) Mais j'exige encore une petite condition.

LA MARQUISE.

Laquelle?

CLARASSE.

Un baiser.

LA MARQUISE.

Etes-vous fou?

CLARASSE.

Je le veux.

LA MARQUISE.

Vous abusez.

CLARASSE.

Me refuser, serait-ce me prouver ce grand amour?

LA MARQUISE.

Ne puis-je vous aimer et avoir de la raison?

CLARASSE.

Faudra-t-il vous appeler cruelle, barbare! Vous ne le souffrirez pas.

LA MARQUISE.

Mais dans un tête-à-tête, un baiser....

CLARASSE.

J'irai chercher des témoins.

LA MARQUISE.

Laissez-moi, laissez-moi... mes lettres!

CLARASSE.

Tenez, voici Lisette qui vous dira que vous avez tort.

LISETTE, à part à la Marquise.

Le Chevalier est dans le jardin, il me suit.

CLARASSE, à part.

Quel est donc ce secret!

LA MARQUISE, à part à Lisette.

Le Chevalier! arrête-le un instant. (*Haut.*) C'est bien, va! (*Lisette sort. A Clarasse*) Que vous êtes exigeant!

CLARASSE.

Si vous ne le voulez pas absolument....

LA MARQUISE.

Allons, puisqu'il le faut.

(Elle l'embrasse.)

CLARASSE.

Voici vos lettres.

(La Marquise les serre précipitamment et sonne avec force.)

CLARASSE.

Qu'avez-vous donc? Mais j'entends du bruit?

LA MARQUISE.

Quelle horrible trahison ! sortez, Monsieur, sortez. Lisette ! Lafleur !

(Elle sonne.) (1)

CLARASSE.

Oh ! oh ! quel est ce nouveau divertissement ?

SCENE IX.

LA MARQUISE, CLARASSE, FLORVILLE, FRONTIN, LISETTE, LAFLEUR, Valets.

(Florville entre, au bruit des Valets, un instant après Lisette.)

LA MARQUISE, à Clarasse.

Sortez d'une maison que vous déshonorez, et dans laquelle vous vous êtes introduit d'une manière indigne d'un galant homme.

LISETTE.

Grand Dieu ! un homme ici.

CLARASSE.

Jouons-nous la comédie ?

LA MARQUISE, à Florville qui entre.

Chevalier, secourez-moi ; ne me laissez pas devenir la proie de ce monstre, je suis perdue, déshonorée.

FLORVILLE, à Frontin.

Malheureux, tu m'as trompé, elle est innocente.

(Les Domestiques veulent saisir Clarasse, Florville les en empêche.)

Laissez, c'est à moi seul qu'il doit avoir à faire.

FRONTIN, à part.

Aurais-je fait une école par hasard ?

---

(1) Cette situation est imitée d'un Roman fameux. (*Note de l'auteur.*)

LA MARQUISE.

Ah ! je me meurs.

(Elle s'évanouit.)

FLORVILLE.

Secourez, secourez, la Marquise.

(Il la soutient.)

FRONTIN.

Bah ! serait-ce tout de bon ?

LISETTE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle horrible scène ! ma pauvre maîtresse.

CLARASSE.

Ma foi, je n'en reviens pas ; je suis joué comme un enfant.

FLORVILLE.

Grand Dieu ! sauvez mon Eugénie.

LISETTE.

Madame ! madame !

CLARASSE.

Je réponds d'elle, elle n'en mourra pas.

FLORVILLE.

Faites-lui respirer ce flacon. Eugénie !

LISETTE.

Elle paraît se ranimer.

FLORVILLE.

Eugénie, Eugénie !

LISETTE.

Madame !

LA MARQUISE.

Ah !

LISETTE.

Elle a soupiré.

FLORVILLE.

Crois-tu ?

LA MARQUISE.

Hélas !

CLARASSE, à part.

C'est parfaitement rendu, il n'y a rien à dire; honneur au talent !

FLORVILLE.

Elle est sauvée !

LA MARQUISE.

Malheureuse Eugénie !

FRONTIN, à part.

Quoi ! elle en revient ?.. imbécile que je suis !.. c'était le gran jeu.

FLORVILLE.

Ne vous affligez pas, chère Eugénie !

LA MARQUISE.

Pourquoi me rendez-vous à l'existence ?

FLORVILLE.

Consentez à vivre pour votre ami, votre époux !

FRONTIN, à part.

Vous verrez qu'on nous pardonnera encore.

CLARASSE, à part.

Il faut en convenir, je fais ici une assez sotte figure.

LA MARQUISE.

Ah ! Florville, je ne suis plus digne de vous. (*Elle apperçoit Clarasse*) Dieu ! ce monstre est encore ici.

FLORVILLE.

Monsieur, éloignez-vous; ne jouissez pas des angoisses de votre victime.

CLARASSE.

De ma victime ! Ah ! ah ! vous êtes connaisseur.

FLORVILLE, à part, à Clarasse.

J'espère, monsieur, que nous nous reverrons.

CLARASSE.

Jamais, monsieur, je n'ai refusé une entrevue de cette espèce.

FLORVILLE, à part, à Clarasse.

Demain, à six heures, au bois de Boulogne.

LA MARQUISE.

M. de Florville, laissez aux lois à punir cet attentat.

CLARASSE.

Madame, je vous rends les armes. Je ne suis qu'un écolier auprès de vous; je dois à l'avenir vous respecter comme mon maître. (*à Florville*) A six heures, à la barrière.

(Il sort.)

SCENE X.

LA MARQUISE, FLORVILLE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Madame, comment vous trouvez-vous ?

LA MARQUISE.

Mieux, Lisette, mieux que je n'espérais. Ah! Chevalier, je suis perdue.

FLORVILLE.

Que le calme renaisse en votre âme; n'êtes-vous pas à l'abri du soupçon!

FRONTIN.

Ouf!

LA MARQUISE.

Chevalier, je suis malheureuse; le monde me croira coupable, il pensera... ô Dieu!

FLORVILLE.

Votre désespoir me déchire!

LA MARQUISE.

Il est impossible que quelqu'un de mes gens ne soit pas complice... Lisette, approchez! Vous avez toute ma confiance, en auriez-vous abusé au point ?...

LISETTE.

Madame, pouvez-vous croire... moi, qui depuis tant d'années... Ah ! Madame, que ce soupçon m'est sensible !

(Elle pleure.)

FRONTIN, à part.

Pauvre innocente !

LA MARQUISE.

Pardonne, Lisette, pardonne à ma douleur : c'est ce portier, j'en suis sûre. Déjà il l'a laissé entrer ce matin. Qu'on le fasse monter !

LISETTE.

Madame, c'est inutile, c'est par la petite porte qu'on s'est introduit.

LA MARQUISE.

Quelle petite porte ?

LISETTE.

Cette porte condamnée au bout du jardin.

LA MARQUISE.

N'avais-je pas dit qu'on la fit murer ?

LISETTE.

Les fêtes ont empêché les ouvriers de travailler.

LA MARQUISE.

J'en avais un pressentiment. Hier encore je redoutais quelque malheur. Ce n'est peut-être pas le dernier.

FLORVILLE.

Vous voilà sauvée, Eugénie, éloignez ces idées funestes.

LA MARQUISE.

C'est vous, Chevalier, qui êtes mon libérateur. Qu'il m'est doux de vous devoir la vie ! Mais par quel heureux hasard vous êtes-vous trouvé là pour me sauver ?

LE CHEVALIER.

A peine je vous eus quittée, que Frontin me dit qu'il

avait vu, en se promenant dans le jardin, entrer un homme par cette petite porte.

LA MARQUISE.

Frontin le savait! Et pourquoi ne l'a-t-il pas dit de suite?

FRONTIN.

J'avais peur que cela ne fût contre les intentions de Madame.

LA MARQUISE.

Ah! Frontin, vous êtes la cause de mon malheur!

LE CHEVALIER.

D'abord, je croyais que Frontin se trompait, ou m'en imposait, mais il me présenta cette clef que ce même homme avait laissée dans la serrure.

LA MARQUISE.

Une clef! (*Elle la prend.*) Depuis long-tems cette porte est condamnée. Je le répète, il faut que quelqu'un de mes gens soit complice. Le jardinier, Lafleur, que sais-je? Ils sortiront tous.

FLORVILLE.

Ma première pensée fut de rentrer par la porte ordinaire, tu le sais, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, c'est vrai.

FLORVILLE.

Mais il me dissuada, en me disant...

(Il hésite.)

LA MARQUISE.

Ah! Florville, encore quelque soupçon! Que vous ai-je donc fait pour vous inspirer si peu de confiance!

FLORVILLE.

Pardonnez, chère Eugénie, pardonnez à une passion effrénée, aveugle, insensée.

LA MARQUISE.

Vous êtes plus cruel mille fois que cet odieux Clarasse.

FLORVILLE.

Je suis bien coupable.

FRONTIN, à part.

Quel homme ! J'en rougis pour l'espèce.

LA MARQUISE.

Mais continuez.

FLORVILLE.

Après avoir long-tems hésité, j'entre par la petite porte, je parcours plusieurs fois le jardin; tout était calme. J'approche de la maison, et j'aperçois Lisette qui s'enfuit en me voyant. Je m'avance vers cette salle. Tout-à-coup j'entends vos cris et je suis accouru. Vout savez le reste.

LA MARQUISE.

Je vous dois plus que la vie, je vous dois l'honneur. Quels que soient les propos du monde, mon Chevalier n'y croira pas.

FLORVILLE.

Si quelqu'audacieux s'en permettait !

LA MARQUISE.

Cher Florville, laissez le monde parler, si vous m'aimez, je puis supporter son injustice.

FLORVILLE.

Quant à M. de Clarasse......

LA MARQUISE.

Non, non !

FLORVILLE.

Eugénie, vous serez vengée.

LA MARQUISE.

Chevalier, promettez-moi de ne point vous battre. Exposer votre vie, ce serait exposer la mienne.

FLORVILLE.

Eugénie, l'honneur ordonne...

FRONTIN.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! mon pauvre maître est tout-à-fait fou ; il n'y a plus d'espoir.

LA MARQUISE.

Cruel! l'honneur veut-il que vous me perciez le cœur! Je ne parle pas de ma réputation que vous allez compromettre, quel autre intérêt peut m'occuper quand il s'agit de votre vie!

FLORVILLE.

Pouvez-vous demander que je me déshonore?

LA MARQUISE.

O fatal préjugé! ami, je t'en supplie, renonce à ce funeste projet, c'est ton amie, ton Eugénie qui t'en conjure. Jurez de ne pas vous rendre à ce fatal rendez-vous.

FLORVILLE.

Ce que vous demandez est impossible; adieu, Eugénie!

LA MARQUISE.

Vous ne sortirez de chez moi qu'après m'avoir fait le serment.

FRONTIN.

Si elle empêche ce combat, je lui pardonne tout.

FLORVILLE.

Florville déshonoré, chère Eugénie, serait-il digne de votre amour? Pourriez-vous souffrir les soins d'un homme que l'on soupçonnerait de lâcheté? Ah! cessez de demander ma honte.

LA MARQUISE.

Il est insensible, il veut périr!

FLORVILLE.

Adieu, femme adorée! celui que vous aimez n'est-il pas sûr de vaincre?

LA MARQUISE.

Arrête, cher Florville!

FLORVILLE.

Adieu! adieu!

LA MARQUISE.

Ah! je me meurs.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE, *à part d'un grand sang-froid.*

Cette scène fera du bruit, je ne sais quelle opinion en prendra le Comte.

LISETTE.

Ma foi, vous avez bien fait de vous débarrasser de ce Clarasse, c'est un homme dangereux.

LA MARQUISE.

Il fallait rompre. (*A part.*) J'ai mes lettres, c'est un grand point. Y sont-elles toutes. (*Elle les compte.*) Oui. (*Elle les brûle.*) Je ne sais si celles au vicomte de la Barre existent encore, elles n'ont pas été retrouvées à sa mort, cela m'inquiète. Comment avais-je pu me compromettre au point d'écrire moi-même!

LISETTE.

Je crois que Madame a pris une bonne habitude, en se servant de ma main pour écrire.

LA MARQUISE.

Cette journée m'a horriblement fatiguée; je dois être bien pâle.

LISETTE.

Non: puis-je parler de l'événement?

LA MARQUISE.

Oui! tu pourras en causer demain dans le voisinage; il faut tant de précautions pour prévenir la calomnie.

LISETTE.

Les intentions de Madame seront remplies.

LA MARQUISE.

Je vais me retirer. (*Lisette prépare la toilette de nuit et coëffe la Marquise.*)(*A part.*) Le Comte doit venir demain à dix heures. Cette affaire va l'obliger à se prononcer, c'est un homme bien adroit. Au surplus le petit Florville... (*A Lisette.*) On fera dire que je ne quêterai pas demain. (*A part.*) Clarasse doit jetter feu et flamme; je crois l'avoir mis hors d'état de me nuire. (*Haut.*) Donne-moi le bras, je puis à peine me soutenir: sois levée de bonne heure.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

(Il fait jour.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, FRONTIN *ensuite, sans livrée.*

LISETTE.

Tout le quartier sait déjà l'aventure de Madame, les complimens de condoléance et les visites pleuvent.

FRONTIN.

Comment va la santé, ce matin, ma charmante ?

LISETTE.

Eh bien ! ton maître ?

FRONTIN.

Je viens rassurer ta belle maîtresse.

LISETTE.

Clarasse est tué ?

FRONTIN.

Comme tu y vas ! non. Tout s'est passé le mieux du monde. M. de Florville s'en est tiré avec un petit coup d'épée au bras, une misère ! Il ne tardera pas à reparaître ; il se fait panser.

LISETTE.

Je vais rendre le calme à Madame, elle a passé une nuit horrible.

(Elle entre chez la Marquise.)

SCENE II.

FRONTIN, *seul.*

Il faut avouer que cette Marquise a un beau talent. Comme elle vous manie un cœur ! Elle m'a presque persuadé, moi... au surplus, il est heureux que nous en soyons quitte pour un petit coup d'épée, grâce à M. de Clarasse. J'ai bien vu qu'il ménageait mon maître, car dix fois il a trouvé l'occasion de le tuer. Tout le monde dit que c'est un très-mauvais sujet, et en même tems un fort galant homme : comment arranger cela ? Il a promis à mon maître de lui apprendre sur le compte de la Marquise des choses qu'il ignore. Que va-t-il dire ? Il faut qu'il soit bien sûr de son fait, car c'est chez la Marquise, et en sa présence, qu'il veut faire cette confidence. Je suis bien curieux de savoir... s'il pouvait enfin détromper mon maître.

SCÈNE III.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

J'ai rendu le calme à ma pauvre maîtresse. Elle va tâcher de reposer un instant. A onze heures elle pourra recevoir M. le Chevalier.

FRONTIN.

C'est bien tard.

LISETTE.

Elle est si souffrante ! Le médecin qui sort d'ici, lui a recommandé le repos.

FRONTIN.

Nous nous sommes joliment montrés dans cette affaire.

Il fallait voir travailler mon maître. (*Il porte quelques bottes.*) Hi, ha, ho!

LISETTE.

Ne fait pas tant de bruit.

FRONTIN.

Mais, franchement, M. de Clarasse s'y entend bien aussi.

LISETTE.

Va donc dire à M. de Florville, que Madame le recevra à onze heures.

FRONTIN.

Ah! j'oubliais, sans adieu.

(Il sort.)

SCENE IV.

LISETTE, LAFLEUR, *ensuite.*

LISETTE.

Il est plus de neuf heures, le Comte ne peut tarder à arriver. (*Elle regarde par la fenêtre.*) Encore des visites.

LAFLEUR.

Mad. de Gercourt, Mad. de Forlis, demandent à voir madame la Marquise.

LISETTE.

Elle n'est pas visible.

LAFLEUR.

Le comte de Rinval envoie demander des nouvelles de la santé de madame la Marquise.

LISETTE.

On répondra que Madame est souffrante, mais que le médecin a déclaré qu'il n'y avait plus de danger.

LAFLEUR.

On est venu également de la part de mesdames de Florville et de Vermont. Voici des cartes, des billets.

LISETTE.

Donne. La porte est fermée pour tout le monde, excepté pour M. le comte d'Oldemback et M. de Florville. Le portier est prévenu.

LAFLEUR.

Bon.

(Il sort.)

SCENE V.

LISETTE, LE COMTE, *ensuite.*

LISETTE.

Avec quelle rapidité le bruit de notre accident s'est répandu : on vient, c'est le Comte.

LE COMTE.

Comment va madame la Marquise ?

LISETTE.

Beaucoup mieux maintenant, on avait eu d'abord des inquiétudes, mais le médecin a dit que cela n'aurait pas de suite.

LE COMTE.

Quel horrible événement ! Madame est-elle visible ?

LISETTE.

Elle n'a pu dormir de toute la nuit, je crois qu'elle repose en ce moment. (*On entend une sonnette.*) Elle est levée, je vais la prévenir que vous êtes ici.

SCENE VI.

LE COMTE, *seul.*

Il est bien difficile de croire que la Dame ne fût pas d'accord avec le téméraire, mais n'importe ; elle est ri-

che, j'en ai la certitude: le moment est favorable, concluons, s'il est possible. Tout est disposé, et même le contrat.... Le retour du chevalier de Clarasse à Paris m'inquiète; cet homme m'a connu dans une circonstance... Je crains qu'il n'ait parlé de moi; s'il disait un mot, si j'avais le malheur d'en être vu, tout serait perdu! je pourrais bien... mais c'est un spadassin si dangereux... Voici la Marquise, l'instant est décisif.

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à part.

Tâchons de l'amener au contrat. (*Haut.*) Ah! M. le Comte!

LE COMTE.

Ah! Madame, combien je prends part...

LA MARQUISE.

Je suis la plus malheureuse des femmes. L'injustice des hommes...

LE COMTE.

Leur méchanceté ne peut vous atteindre, l'impuissance de leurs efforts donnera à vos vertus un nouvel éclat.

LA MARQUISE.

En vain, vous prétendez me consoler.

LE COMTE.

Ce n'est qu'un cri dans tout Paris contre votre persécuteur. Les lois devraient sévir contre de pareils attentats.

LA MARQUISE.

Si l'homme qui s'en est rendu coupable a le moindre sentiment, son cœur lui reprochera d'avoir empoisonné

la vie d'une femme qui ne lui avait jamais fait de mal, et ses remords me vengeront assez.

LE COMTE.

Aviez-vous eu quelque relation avec ce M. de Clarasse?..

LA MARQUISE.

Aucune. Je ne l'ai vu qu'une seule fois.

LE COMTE, à part.

Cela me rassure. (*Haut.*) Je dois vous en prévenir, Madame, il est capable de tout; mensonge, calomnie, rien ne lui coûte pour parvenir à ses fins, ou perdre ses rivaux.

LA MARQUISE.

Vous le connaissez.

LE COMTE.

Qui ne le connaît pas?

LA MARQUISE.

Ah! monsieur le Comte, à quoi une femme n'est-elle pas exposée quand elle est sans appui sur la terre!

LE COMTE.

Vous sans appui! quel homme balancerait à se déclarer votre Chevalier! Il n'est pas de Seigneur en France, qui ne se crût honoré de mettre son cœur et sa fortune à vos pieds.

LA MARQUISE.

Après une aventure si cruelle, dois-je songer à contracter de nouveaux liens.

LE COMTE.

Pouvez-vous, Madame, empêcher un insensé d'escalader les murailles, ou de crocheter les portes, pour venir tomber à vos genoux?

LA MARQUISE.

Hélas!

LE COMTE.

Si j'avais le droit de vous donner un conseil, je vous

dirais : jeune et belle, comme vous êtes, vous ne pouvez rester plus long tems veuve. Faites un heureux, mettez-vous sous la protection d'un homme qui puisse, en vous donnant son nom, vous défendre, à l'avenir, contre de pareilles entreprises.

LA MARQUISE.

Ah! M. le Comte, que me conseillez-vous!

LE COMTE.

Votre cœur n'est pas libre, peut-être?

LA MARQUISE.

Hélas! il est des sentimens qu'on ne peut, qu'on ne doit pas avouer.

LE COMTE.

Parlez, Madame, d'un seul mot de vous dépend le bonheur ou le malheur de ma vie.

LA MARQUISE.

Ah! Dieu!

LE COMTE.

Pardonnez ma témérité; il m'est impossible de vous cacher plus long-tems une passion terrible, indomptable, je vous aime, prononcez mon arrêt: si mes vœux sont agréés, acceptez à l'instant mon nom et ma fortune. Si un autre est préféré, je me retire; la présence d'un malheureux ne fatiguera pas vos regards.

LA MARQUISE.

J'avais juré de ne contracter jamais un nouvel engagement.

LE COMTE.

Révoquez ce serment cruel, si vous ne voulez pas que j'expire devant vous.

LA MARQUISE.

M. le Comte, que voulez-vous de moi?

LE COMTE.

Votre cœur, adorable Marquise.

LA MARQUISE.

Pourquoi vous ai-je connu ?

LE COMTE.

Dites-moi que vous ne me haïssez pas.

LA MARQUISE.

Vous haïr, vous !

LE COMTE.

Eh bien ! comblez les vœux du cœur le plus épris, acceptez ma main.

LA MARQUISE.

Connaissez-vous l'état de ma fortune.

LE COMTE, avec inquiétude.

Comment ?..

LA MARQUISE.

Elle est honnête, mais la vôtre est si considérable.

LE COMTE, se remettant.

Que m'importe votre fortune. C'est votre cœur que je veux.

LA MARQUISE.

Quelle délicatesse ?

LE COMTE.

Ah ! dites oui, prononcez ce mot charmant.

LA MARQUISE.

Eh bien ! oui.

LE COMTE.

Je suis le plus heureux des hommes.

LA MARQUISE.

Que je suis faible !

LE COMTE.

Vous avez consenti à ma félicité ; maintenant, Madame, je ne dois rien négliger pour en hâter le moment. Qu'aujourd'hui même, ce matin, à l'instant, le contrat soit signé.

LA MARQUISE.

Quoi ! vous voulez... que dira-t-on ?

LE COMTE.

Vous avez donné votre consentement, pourquoi différer ? Mon bonheur fera des envieux, n'en doutez pas. Ils tâcheront d'empêcher une si douce union ; qu'un lien indissoluble nous attache à jamais l'un à l'autre ! Prêt à posséder un trésor, ne dois-je pas craindre qu'il m'échappe ?

LA MARQUISE.

Comment, aujourd'hui même ?

LE COMTE.

Je sors, je vais amener un notaire, des témoins ; et pour la vie, chère Marquise, vous serez à moi.

LA MARQUISE.

Il me semble que je rêve !

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LISETTE, *ensuite.*

LA MARQUISE.

Enfin l'y voilà venu. M. Dumont m'a bien servie dans cette affaire. Lisette, Lisette, arrange mes cheveux.

LISETTE, *en la coiffant.*

Je viens de voir sortir le Comte, il a l'air triomphant. Mais Madame aussi paraît bien heureuse.

LA MARQUISE.

Lisette, je l'épouse.

LISETTE.

Est-ce décidé ?

LA MARQUISE.

Très-décidé, dès aujourd'hui, dans une heure.

LISETTE.

Madame, je vous fais mon compliment.

LA MARQUISE.

Tu ne parais pas le faire de bon cœur.

LISETTE.

Je regrette le chevalier de Florville; il vous aimait tant.

LA MARQUISE.

Je l'aimais, aussi; mais, que veux-tu, Lisette, la raison doit l'emporter sur l'amour.

LISETTE.

Savez-vous qu'il va venir?

LA MARQUISE.

Va dire qu'on l'empêche d'entrer.

LISETTE.

Il est trop tard, le voici.

LA MARQUISE.

L'insupportable! il vient toujours mal à-propos.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, FLORVILLE, LISETTE.

(La Marquise est assise dans un fauteuil, l'air préoccupé, et soupirant beaucoup; le Chevalier a un bras en écharpe.)

LA MARQUISE.

Il est blessé... ah! grand Dieu!

FLORVILLE.

Chère Eugénie! ah! ne me plaignez pas de ce qui fait mon bonheur et ma gloire. Je voudrais pouvoir vous donner ma vie.

LA MARQUISE.

Dieu! il me déchire.

FLORVILLE.

Bannissez de vaines alarmes, ne songeons plus qu'au bonheur.

LA MARQUISE.

Au bonheur ! ah ! Chevalier ! il n'en est plus pour moi.

FLORVILLE.

Que dites-vous ?

LA MARQUISE.

Mon sort est décidé.

FLORVILLE.

Expliquez-vous !

LA MARQUISE.

Nous ne sommes pas destinés l'un à l'autre.

FLORVILLE.

Qu'entends-je ?

LA MARQUISE.

Un obstacle insurmontable nous sépare.

FLORVILLE.

Un obstacle insurmontable ! en est-il pour des cœurs fidèles ?

LA MARQUISE.

Je vous aime, Chevalier ; mais je ne puis être à vous.

FLORVILLE.

Qu'osez-vous dire, Eugénie ?

LA MARQUISE.

Aurai-je la force de l'accomplir, cet horrible sacrifice !

FLORVILLE.

Parlez, parlez, révélez-moi ce mystère affreux.

LA MARQUISE.

Votre famille, votre mère s'opposent à cette union.

FLORVILLE.

Ma mère, elle ne voudra pas mon malheur.

LA MARQUISE.

Depuis long-tems, une jeune personne vous est destinée. Ah ! Chevalier, pourquoi m'avez-vous caché ce fatal secret ? vous m'avez trompée.

FLORVILLE.

Je ne vous ai point trompée, Eugénie; mon cœur n'a connu d'autre amour que celui que vous m'avez inspiré, il n'a pas ratifié le choix de mes parens.

LA MARQUISE.

Aimez, aimez, mademoiselle de Rosange, elle doit être votre épouse. Ah ! qu'elle est heureuse !

FLORVILLE.

Et c'est vous, cruelle, qui me donnez ce conseil? vous ne m'avez jamais aimé.

LA MARQUISE.

Ingrat ! puis-je entrer dans une famille qui me repousse ?

FLORVILLE.

Qui vous repousse !

LA MARQUISE.

Votre mère est venue ici, je l'ai vue, elle m'a tout dit.

FLORVILLE.

O ma mère ! Et vous m'aimez !

LA MARQUISE.

J'ai promis de vous rendre à celle à qui vous appartenez, je l'ai juré.

FLORVILLE.

Révoquez cet affreux serment.

LA MARQUISE.

Il est trop tard, j'ai cédé à leurs instances, j'ai voulu mettre entre nous une barrière insurmontable.

FLORVILLE.

O ciel ! achevez !

LA MARQUISE.

Vous ne savez pas tout encore. Cruel Florville ! il fallait t'aimer autant, pour renoncer jusqu'à l'espérance !

FLORVILLE.

Qu'avez-vous fait?

LA MARQUISE.

Vos cruels parens l'ont emporté, c'en est fait : victime volontaire, je me suis dévouée pour vous; j'ai promis de donner ma main au comte d'Oldemback.

FLORVILLE.

Perfide !

LA MARQUISE.

O mon Dieu ! accordez-moi le courage de supporter ses reproches ; vous lisez dans le fond de mon ame, et vous savez si je les mérite !

FLORVILLE.

Le Comte d'Oldemback ! qu'il redoute ma fureur !

LA MARQUISE.

Arrêtez, Chevalier, voudriez-vous égorger l'homme qui m'est destiné.

FLORVILLE.

Eh bien ! qu'il vienne chercher sa victime ! qu'il vienne m'arracher Eugénie ! il ne me l'enlèvera qu'avec la vie.

LA MARQUISE.

Chevalier, j'ai résisté à mon cœur, je résisterai à vos larmes. L'arrêt de la malheureuse Eugénie est porté, elle mourra, et vous vivrez.

FLORVILLE.

Vivre sans vous ! jamais !

LA MARQUISE.

Soyez heureux, Chevalier, conservez-moi votre estime, Eugénie la mérite; vous connaîtrez un jour tout ce qu'elle a fait pour vous.

FLORVILLE.

Vos efforts sont vains, vous serez mon épouse, ou je mourrai. Cette promesse qu'on vous a fait faire a été arrachée par la force, elle est nulle.

LA MARQUISE.

Elle est sacrée!

FLORVILLE.

Je vais trouver ma mère, elle ne voudra pas me réduire au désespoir; d'ailleurs le procès d'où dépendait sa fortune vient de s'arranger, je réponds de son consentement.

LA MARQUISE.

Non, il serait inutile; arrêtez, arrêtez.

(Il sort.)

SCENE X.

LA MARQUISE, LISETTE *ensuite*.

LA MARQUISE.

Ce jeune homme m'embarrasse, je ne sais comment le congédier. Lisette?.. (*Lisette entre.*) Va dire au portier que si M. de Florville se présente... il fera une esclandre. Non, ne dis rien. Mais s'il se trouvait ici avec le Comte... Une fois le contrat signé, peu m'importe... de pareilles scènes sont excessivement fatigantes, je voudrais éviter celle-ci.

LISETTE.

Le consignerai-je au portier?

LA MARQUISE.

Oui, va.

LISETTE.

Il se tuera à votre porte, je vous en préviens.

LA MARQUISE.

Alors, ne dis rien! Il ne reviendra pas de sitôt. (*à part.*)

d'ailleurs son désespoir ne peut me nuire aux yeux du Comte.

SCÈNE XI.

LE COMTE, LA MARQUISE, M. NICOLE, notaire, Témoins, Valets.

LE COMTE.

Que mon empressement, belle Marquise, vous fasse juger de mon amour!

LA MARQUISE.

Certes, on ne peut mettre plus de diligence.

LE COMTE.

Ces Messieurs, qui sont mes amis, serviront de témoins.

LA MARQUISE.

Je suis dans un négligé.

LE COMTE.

Voici mon notaire ordinaire; comme il connaît beaucoup votre homme d'affaire, il vient de le voir, il a porté l'état de vos biens à la suite des miens. Communauté en toute chose; je connaissais vos intentions.

LA MARQUISE.

Vous n'en devez pas douter, c'est le cœur qui préside à notre union... (*à ses gens.*) Apportez une table et des chaises.

LE COMTE.

Mettez-vous là, Messieurs, on va achever le contrat.

LA MARQUISE.

Pour moi, je n'entends rien aux affaires d'intérêt; vous connaissez ma fortune, je vous abandonne tout, cher Comte.

LE COMTE.

Ecrivez.

LA MARQUISE.

Je vous prie seulement de m'assurer une pension de deux mille francs par mois pour secourir les malheureux.

LE COMTE.

Je me charge de ce soin, tout n'est-il pas en commun.

LA MARQUISE.

N'importe, je tiens à cette petite clause.

LE COMTE.

Belle Marquise, vous pouvez disposer de tout. (*Au notaire.*) portez une pension de mille francs par mois.

LA MARQUISE.

De deux mille francs.

LE COMTE.

Oui, chère Marquise, j'ai entendu. (*Au notaire, à part.*) de mille francs.

LA MARQUISE.

Comme je vous fais un abandon général, vous vous chargez des dettes que je puis avoir.

LE COMTE.

Des dettes! mais...

LA MARQUISE.

Une femme qui n'a pas l'usage des affaires, laisse toujours quelques comptes à régler.

LE COMTE, à part.

Je n'avais pas songé à cet article. (*haut*) Sont-elles bien considérables ces dettes?

LA MARQUISE.

Je ne sais, je ne pense pas.

LE COMTE.

Allons, soit; je ferai, belle Marquise, tout ce qui pourra

vous être agréable. (*à part au notaire.*) Mettez que je ne me charge pas des dettes.

LA MARQUISE au notaire, haut.

Je crois que vous vous trompez.

M. NICOLE.

M. le Comte se charge-t-il des dettes?

LE COMTE.

Faut-il donc le répéter dix fois? Chère Marquise, quel beau jour pour moi! quelle carrière de bonheur! quel avenir d'amour! Ce n'est que de ce moment que je commence à vivre.)

LA MARQUISE.

Je m'étais refusée à toutes les sollicitations de ma famille; vingt partis s'étaient présentés inutilement, je m'étais promis de rester maîtresse de mon cœur. Vous paraissez; adieu toutes mes résolutions.

LE NOTAIRE.

Si M. le Comte et Madame la Marquise veulent signer.

LE COMTE, après avoir signé.

Chère Marquise, je vous ai donné l'exemple.

LA MARQUISE, examine le contrat et signe.

C'en est donc fait.

(Les témoins signent.)

M. NICOLE, à son clerc.

Allez faire enregistrer le contrat.

(Le Clerc sort, le Notaire continue à travailler.)

SCENE XII.

LE COMTE, LA MARQUISE, M. NICOLE, Les Témoins, FRONTIN, LISETTE, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Eugénie, Eugénie, j'ai le consentement de ma mère.

LE COMTE.

Que signifie cela?

FLORVILLE.

Quel accueil glacé! Eugénie, ne partagez-vous pas ma joie? Mais que vois-je? un notaire, M. le Comte. Ah! Monsieur, vous ne pouvez me la ravir; elle est à moi, son cœur est mon bien, elle ne vous aime pas, elle ne peut vous aimer. C'est pour moi seul qu'elle se sacrifie!

LA MARQUISE, au Comte à part.

Ce jeune homme est certainement fou.

FLORVILLE.

Vous êtes généreux; joignez vous à moi, Monsieur, pour empêcher un affreux sacrifice.

LE COMTE.

Madame, vous auriez pu m'éviter cette scène ridicule.

LA MARQUISE.

Elle m'est plus désagréable qu'à vous.

FLORVILLE.

Eugénie, vous ne répondez pas, ne suis-je plus aimé? Dieu!.. Malheureux Florville.

LA MARQUISE.

Je ne sais, Monsieur, sur quoi vous pouvez fonder...

FLORVILLE.

Ah! Monsieur, renoncez à sa main, je vous l'ai dit,

c'est malgré elle qu'elle va devenir votre épouse; on l'y contraint, ou plutôt son cœur généreux...

LE COMTE.

Eh! Monsieur, c'est de son plein gré que Madame...

FLORVILLE.

Homme sans délicatesse! Si mes prières ne peuvent te toucher, crains mon désespoir; je suis capable de tout.

LA MARQUISE.

M. de Florville, respectez mon époux.

FRONTIN, à part.

Son époux! il croira à celle-ci.

FLORVILLE.

Son époux! malheureux!

(Il tombe dans un fauteuil, il a la tête appuyée sur la table avec l'air du plus violent désespoir.)

LA MARQUISE.

Grand dieu!

LE COMTE.

Remettez-vous, Madame.

FRONTIN.

Mon pauvre maître! M. le Chevalier! M. le Chevalier!

LA MARQUISE.

Quelle scène désagréable.

LISETTE.

Pauvre Chevalier!

FLORVILLE, se levant avec dignité.

Venez, Frontin.

FRONTIN, pleurant.

Adieu, méchantes femmes! en dépit de vous, il ne mourra pas.

LE COMTE.

Que dit cet homme?

FRONTIN.

Non, il ne mourra pas; c'est moi qui vous le dis.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, CLARASSE, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, vous n'entrerez pas, Madame n'y est pas.

CLARASSE, le poussant.

Allons, marouffle, laisse-moi passer.

LE VALET, à part, en montrant une bourse.

Ma foi, vivent les mauvais sujets, il n'y a que ceux-là qui paient bien.

(Il sort.)

CLARASSE.

Oh! oh! il y a bien du monde ici. (*Il arrête Florville qui sort.*) Monsieur, un mot, de grâce, je suis de parole, comme vous voyez.

(Florville revient sur ses pas.)

LA MARQUISE.

Comment a-t-on laissé entrer cet homme-là!

LE COMTE, à part.

Le chevalier de Clarasse! la maudite rencontre. Tâchons de n'en être pas aperçu.

(Il se tourne d'un autre côté.)

CLARASSE.

Bonjour, belle Marquise: bonjour, petite Lisette; j'espère que vous n'avez pas de rancune. Vous m'avez fait hier une excellente plaisanterie. Ma foi, Marquise, on ne peut trop vous faire de complimens. C'était bien, très-bien; et, depuis ce moment, j'ai pour vous une vénération toute particulière.

LISETTE, à Clarasse.

M. le Chevalier, retirez-vous; vous êtes dans un état...

CLARASSE.

Voilà un aide-de-camp digne d'un si habile général. Si jamais je me décide pour l'hypocrisie, je veux te prendre à mon service. Charmante Marquise, la visite que j'ai l'honneur de vous faire a pour but de vous redemander mes lettres.

LA MARQUISE.

Vos lettres !

CLARASSE.

Comme je vous ai rendu les vôtres...

LA MARQUISE.

Les miennes ! quelle audace ! M. le Comte, je vous prie d'engager Monsieur...

CLARASSE.

Comme je vous ai rendu les vôtres, il est juste que vous me rendiez les miennes.

LA MARQUISE.

Quelle impudence !

CLARASSE.

Je crains que vous ne me compromettiez.... mais qu'est-ce que c'est que cet homme noir ? c'est vous M. Nicole, est-ce qu'il y aurait une noce ou un testament à faire ?

NICOLE.

Monsieur, c'est une noce.

CLARASSE.

Une noce ! comment, belle ingrate, vous vous mariez sans mon aveu, c'est mal, fort mal.

LA MARQUISE.

C'en est trop; sortez, Monsieur.

CLARASSE.

Doucement, belle indifférente; j'ai retrouvé certains papiers !

LA MARQUISE, à part.

Grand Dieu ! aurait-il mes lettres au Vicomte ?

CLARASSE.

Une noce !.. ah ! que je fus bien inspiré ! Est-ce qu'on ne danse pas bientôt ? Où sont les violons ? (*à Florville, en le saluant profondément.*) Monsieur, dites donc qu'on commence.

M. NICOLE.

Ce n'est pas Monsieur.

CLARASSE.

Excusez ! à vos soupirs, à votre air désolé, je vous prenais pour le marié. Un autre s'y serait trompé, et qui donc est le marié ? Est-ce vous, M. Nicole ?

M. NICOLE.

Non, c'est Monsieur.

(En montrant le Comte.)

CLARASSE.

Monsieur, je vous fais bien mon compliment. (*Il voit son visage.*) Ah ! c'est là le marié ? (*Il rit très-fort.*) La bonne plaisanterie. Oh ! oh !

LE COMTE, avec dignité.

Monsieur, modérez ce bruyant accès de gaîté. J'ai bien voulu, jusqu'à ce moment, attribuer à un état d'ivresse ou de démence tout ce que votre conduite a d'étrange et d'inconvenant; mais je vois qu'il est des foux qui peuvent lasser la pitié.

CLARASSE, à la Marquise.

Comment, c'est là votre mari ? ma foi, Marquise, vous m'avez volé ce tour-là. C'était à moi à faire ce mariage ?

LA MARQUISE, au Comte.

Vous connaissez Monsieur?

LE COMTE.

Eh! qui ne le connaît pas? Monsieur, n'est-il pas cité comme un modèle par tout ce qu'il y a de raisonnable dans la capitale. La sévérité de sa morale, ses excellens principes, et surtout la régularité de sa conduite, en font un homme précieux et recherché dans la bonne compagnie.

CLARASSE.

Corbleu! mon ami, comme tu as appris notre langue depuis quelque tems. Tu manies l'épigramme avec toute la légèreté d'un habitué du Vaudeville; il est vraiment dommage qu'on n'ait pas commencé ton éducation plutôt, car probablement tu n'aurais pas fait tes lettres de change en aussi mauvais français.

LE COMTE.

Cette plaisanterie peut être fort bonne, Monsieur, mais je ne sais pas encore assez votre langue pour la comprendre.

CLARASSE.

Vous voyez bien cet homme-là? c'est un phénomène dans son espèce! Il a trouvé moyen de m'emprunter à moi. Voyez l'iniquité! Mon ami, rends-moi mes mille écus, car je suis tout honteux, moi qui hais tant les créanciers, d'être celui de quelqu'un.

LE COMTE.

Je ne sais trop, Monsieur, si en examinant de près l'affaire dont il s'agit, ce serait bien moi qui serais le débiteur; mais j'aime mieux vous donner mille écus, le double même si vous l'exigez, que d'avoir la moindre relation avec vous. (*En se rapprochant de Clarasse.*) Oui, Monsieur, le double même, si vous l'exigez.

CLARASSE.

Mais vraiment, mon petit Comte, ton esprit est devenu aussi subtil que tes manières! quoi ! tu veux me prouver que je te dois les mille écus que je t'ai prêtés ; si tu peux démontrer cela à tous les gens de qui j'ai emprunté, je vais me trouver le plus riche capitaliste de Paris.

LE COMTE.

Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne veux avoir aucune espèce de discussion avec vous. Dès demain, je ferai régler cette affaire.

LA MARQUISE.

Les biens de M. le Comte...

CLARASSE.

Les biens de M. le Comte... Ah ! c'est avec cela qu'il me paiera !... Les biens de M. le Comte sont aussi solides que la vertu de certaine dame de ma connaissance... et de la vôtre, belle Marquise.

LE COMTE, à la Marquise.

Je vous ait dit que cet homme était mon mortel ennemi.

LA MARQUISE, à part.

Que dit-il, serais-je jouée? (*Haut.*) M. le Comte a des propriétés immenses.

CLARASSE.

Des propriétés immenses! c'est son Comté, sans doute. C'est un bijou que ce Comté-là, mais je n'en voudrais pas pour mes mille écus. Allons, rends-les moi, ou je te coupe les oreilles.

LE COMTE.

Monsieur, je me lasse enfin... Vous me ferez raison...

CLARASSE.

Tu es devenu bien chatouilleux ; ne te souviens-tu pas du petit désagrément que je t'ai évité en Bavière? Figurez-vous...

LE COMTE, à part, à Clarasse.

Je vous l'ai dit, Monsieur, vous aurez demain deux mille écus.

CLARASSE.

Deux mille écus!.. c'est une jolie somme, mais pour douze mille, je ne me tairais pas. Figurez-vous...

LE COMTE, à part, à Clarasse.

M. le Chevalier, n'oubliez pas à quelle famille j'appartiens.

CLARASSE.

Eh ! mon dieu, mon ami, laisse-moi donc conter mon histoire, tu raconteras la tienne après. Figurez-vous que des gens grossiers, mal élevés, des Allemands, enfin, porteurs de je ne sais quels chiffons qu'ils appellent en allemand des traites, des obligations, avaient obtenu le droit inique de le mettre entre quatre murailles. Un Comte!... fi, l'horreur!

LA MARQUISE.

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Quelle absurdité !

CLARASSE.

Moi, sans aucun intérêt particulier, et par pure antipathie pour la race des créanciers en général, je l'ai tiré des mains de ceux-ci, et je l'ai fait sauver en France, où, à l'abri de la cruauté des barbares, il vit agréablement de son bien ou de celui des autres.

LE COMTE.

Cela est faux, c'est une imposture.

CLARASSE.

Et, par reconnaissance, cet espiègle me dit des impertinences.

LE COMTE.

C'est une imposture, je le répète.

CLARASSE.

Tu t'inscris en faux. Pour un homme habile, voilà une école. Ne te souviens-tu pas que pour nantissement de mes mille écus, tu m'as laissé le dossier de l'affaire? Oh! il est instructif, c'est un traité de bonne foi arrangé en partie double, à l'usage des jeunes gens de famille qui veulent faire la banque et le commerce.

LA MARQUISE.

Grand dieu!

LE COMTE.

Madame, je vous expliquerai tout ceci; quelques malheurs...

FLORVILLE.

Eugénie serait l'épouse d'un pareil homme.

UN VALET.

L'homme d'affaires de madame la Marquise vient d'envoyer cette lettre qu'il dit très-pressée.

LA MARQUISE.

Donnez.

CLARASSE.

Point de cérémonie, Marquise; lisez. (*la Marquise lit.*) Petite Lisette, tu ne te maries pas, toi?

LISETTE.

Laissez-moi donc, Monsieur.

LA MARQUISE.

Quelle infâme trahison?

(Elle s'assied et laisse tomber la lettre.)

CLARASSE, ramassant la lettre.

Voyons un peu la trahison. Permettez-vous, belle Marquise?

FLORVILLE.

L'espoir me serait-il rendu?

CLARASSE, lit.

« J'ai l'honneur de prévenir madame la Marquise que le bruit court dans Paris que la personne sur laquelle je lui ai donné des renseignemens, n'est pas le véritable comte d'Oldembback, mais un de ses parens, sans fortune, qui a abusé de la conformité de nom pour faire des dupes et des dettes. »

C'est vrai, n'est-ce pas, Comte?

FLORVILLE.

Quelle horrible fourberie!

LE COMTE.

Si mes biens, Madame, ne sont pas si considérables que vous l'avez pu croire, ma famille est puissante et respectable; n'attribuez, je vous prie, qu'à un amour insurmontable les détours que j'ai pu employer.

CLARASSE.

Certainement, c'est à son amour que vous devez attribuer tout cela. Y a-t il rien de plus ingénieux que l'amour? Le pauvre petit, voyez comme il est intéressant. Ah! Marquise, il faut que vous ayez le cœur bien dur.

LA MARQUISE, au Comte.

Monsieur, sortez de cette maison et jamais ne vous y offiez à mes yeux.

LE COMTE.

Madame, j'en suis fâché, je suis chez moi et j'y reste.

CLARASSE.

La bonne scène! et vous n'applaudissez pas?

FLORVILLE.

Malheureuse Eugénie! serez-vous la proie de ce misérable?

FRONTIN, à part.

On se croirait à la comédie.

LA MARQUISE.

Monsieur, ne vous félicitez pas de m'avoir trompée; tous mes biens sont engagés, je n'ai rien que des dettes.

CLARASSE.

Votre penchant pour la bienfaisance...

LE COMTE.

Je suis joué; courons vîte après le contrat, s'il en est temps encore.

CLARASSE.

Écoutez donc, M. le Comte, je veux vous remettre la correspondance de Madame votre épouse, en échange du dossier dont je vais lui faire hommage. C'est mon présent de noces.

LE COMTE.

Venez, M. Nicole.

(Il sort.)

CLARASSE.

Ah! vous n'en voulez pas, je vais la remettre à vos amis; c'est la même chose. (*Il donne une lettre à M. Nicole.*) Tenez, M. Nicole, voilà une brouillerie, la partie de la chicane vous concerne.

M. NICOLE prend la lettre et suit le Comte.

Bien obligé, Monsieur.

CLARASSE.

Et vous, messieurs les témoins, voici chacun un raccommodement; faites-en part à vos amis et à vos connaissances.

(*Les témoins prennent les lettres et sortent.*)

(Pendant la fin de cette scène et toute la suivante, la Marquise, assise dans un fauteuil, paraît accablée; Lisette est derrière elle.)

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LISETTE, CLARASSE, FLORVILLE, FRONTIN.

CLARASSE, à Florville.)

Pour vous, Monsieur, voilà du sentiment tout pur, lisez moi ça.

(Florville prend la lettre et la lit.

CLARASSE, à Frontin.

N'est-ce pas toi, maraud, qui étais ce matin avec nous au bois de Boulogne?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, c'est moi-même; bien flatté que vous m'ayez reconnu.

CLARASSE.

Puisque c'est toi, tiens, voilà des fureurs jalouses suivies d'un emprunt forcé.

FRONTIN prend la lettre et la met dans sa poche.

Merci, Monsieur.

FLORVILLE, après avoir lu.

Hélas! je n'ai plus qu'à mourir.

CLARASSE.

Bah! vous riez, on croirait que vous avez signé le contrat.

FLORVILLE.

Coupable Eugénie! Malheureux Florville!

CLARASSE.

Point d'enfantillage: venez déjeûner avec moi, je veux vous faire faire ma connaissance; tel que vous me voyez, je suis une vertu auprès de ces gens-là.

FRONTIN.

Mon cher maître, félicitez-vous d'être guéri de votre amour.

CLARASSE.

Adieu, madame la Comtesse, jouissez du bonheur de posséder M. le Comte. Nous vous laissons; l'amour satisfait se plaît dans la solitude!

FLORVILLE.

Malheureuse Eugénie!

CLARASSE.

Allons déjeûner!

FRONTIN.

Belle parole! venez, Monsieur.

(Il emmène Florville.)

CLARASSE, en s'en allant.

Par des accens mélodieux, célébrons, célébrons ce superbe hymenée.

SCENE XV ET DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE, respectueusement.

Madame, permettez-moi de vous demander mon congé.

LA MARQUISE, étonnée.

Et pourquoi?

LISETTE.

Il est impossible à une fille qui se respecte, de rester plus long-tems à votre service.

LA MARQUISE, avec douleur.

Et vous aussi, Lisette, vous croyez aux propos des méchans.

FIN.

